

Les aventures de Thommas et Hendric

première partie



138

Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits: freeimages.com

numéro : 138
année : décembre 2022 - janvier 2023

D'après le récit des aventures de Tom Sawyer
de Mark Twain, 1876

En noir, le récit de l'acteur,
en bleu, la narration de l'auteur,
en vert, un commentaire ou une explication,
les autres couleurs pour mettre un texte en évidence.

Préface

Basé sur les aventures originales de Tom Sawyer, ce récit est plus moderne et facile à lire.

Mes personnages principaux ont toujours des prénoms à sept lettres... vous l'aurez sans doute compris, depuis le temps, donc :

Thomas (Tom) est devenu Thommas...

Hendric remplace Huckelberry (Huck) ... qui est un peu compliqué à lire et surtout à écrire...

Sidney est Sullivan, et en fait, il est le cousin de Thommas et non pas son frère ou demi-frère, car ce n'est pas logique puisque Thommas a été placé chez sa tante.

... et ainsi de suite...

L'histoire est quelque peu semblable, mais elle est transposée dans un monde moderne.

C'est donc un nouvel exercice de style différent.

Bonne lecture !

GJCC

Chapitre 1 : Thommas

Me voici, depuis quelques années, hébergé par ma tante. Mes parents avaient pris cette décision pour m'éloigner de la ville et apprendre les bonnes manières.

Au début, je ne voulais pas y aller, puis une fois installé, j'y ai pris un certain goût. Mon cousin Sullivan est tout le contraire de moi, très obéissant et sérieux, et même cafteur, ce qui ne m'arrange pas.

Moi, je suis plutôt survolté, prêt à toutes sortes de bêtises... je dirais libre, mais pas trop, car ma tante me surveille sans cesse pour me cadrer.

Au village, j'ai donc délaissé la camaraderie de Sullivan pour d'autres garçons qui sont plus des copains. Sullivan n'aime pas les jeux d'aventures que j'invente. En dehors de l'école, je joue plus facilement avec mon voisin Jeofrey. Sullivan est parfois de la partie alors que nos jeux sont plus simples.

Ce que je préfère plus que tout, c'est de vadrouiller dans la campagne, et c'est bien de cette façon que j'apprends le plus de choses sur la nature... les plantes, les fleurs, les arbres, les oiseaux, les animaux.

Autant dire que tout ce que j'apprenais à l'école me rebutait, surtout la géographie et l'histoire. Il n'y a que le français et les mathématiques avec qui j'étais encore assez compréhensif.

Chez ma tante, la tenue est de rigueur. Sullivan s'y applique à la perfection alors que moi, j'ai un certain laisser-aller qui me convient bien. Je n'aime pas porter la chemise dont le col me serre le cou ou le pantalon qui me gratte les cuisses.

Alors, à l'école, on me voit souvent un peu débraillé. Même les chaussures ont quelque chose qui me fait mal aux pieds. Ma tante m'a même dit en rigolant que j'avais des pieds trop larges. Que puis-je faire ?

Je préférais de loin les sandales, mais sous la pluie et dans l'eau, elles avaient la fâcheuse tendance à avoir la semelle intérieure qui s'effrite, et cela me causait ensuite quelques désagréments en marchant.

Si elles avaient cet aspect, ma tante avait deviné que j'avais marché dans l'eau... ou que je m'y étais baigné, car j'aimais bien me baigner dans la rivière.

Il faut dire qu'elle avait un recoin où l'eau stagnait facilement et se réchauffait avantageusement chaque fois que le soleil était haut.

Alors, comme parade, j'ai fini par me baigner tout nu pour que mes habits ne soient plus mouillés et de fait, ma tante voyait bien que mes habits n'avaient pas souffert de l'eau. Quand les fois où j'étais avec mes copains à nous asperger, je prenais un temps ensuite pour laisser sécher mes habits au soleil.

Si le soleil n'était pas là, le vent faisait aussi son travail de séchage. Et si ni l'un ni l'autre n'était disponible, je me devais de me préparer à la rousté.

J'avais l'excuse que nous avions bien joué, que même mes cheveux étaient mouillés, mais cela ne changeait pas grand-chose à la punition. Ma seule solution était de me déshabiller, et ce n'était pas toujours possible, surtout à l'école. Vous l'aurez compris, je n'étais pas un garçon modèle comme Sulivan ou d'autres.

De toute façon, après la punition, je ne songeais plus qu'à une chose... m'évader à nouveau dans la nature pour la contempler et essayer de me trouver une place meilleure que dans une maison.

Je me demandais parfois si je ne pourrais pas avoir un nid comme les oiseaux, ou mieux, un terrier comme les renards. Mon seul souci était alors pour vivre. Avec les copains, vous avons évoqué quelques possibilités, mais il me fallait bien plus que de l'audace pour quitter la maison de ma tante.

Avec Jeofrey, nous avons maintenant appris à siffler et ululer comme les oiseaux pour les apprivoiser. Quelques-uns se laissaient alors approcher et je pouvais même en caresser... c'étaient des vendiers au plumage vert, gris et blanc.

Avec chaque nouvelle aventure, je me sentais plus chez moi en forêt que partout ailleurs. Jeofrey avait toutefois un peu plus de peine à se voir habiter en forêt. Il était pourtant né ici au village. Je me présente, mon prénom est Thommas.

...

Un jour, après l'école, je rentrais à la maison...

J'ai aperçu un garçon que je n'avais encore jamais vu. Il était habillé de manière très élégante comme pour un jour de fête, ce qui m'a plus qu'étonné.

Il avait une veste bleue, une cravate rouge pétant, un pantalon seyant, des souliers vernis.

J'en étais jaloux, mais je ne me voyais pas habillé pareillement, moi qui préfère des habits amples.

À comparer, j'étais comme un chiffonnier.

Et nous nous sommes arrivés devant une vitrine alléchante. Je ne pouvais me défaire de ce gars.

En plus, il a commencé à jouer avec mes gestes, et pris par ce jeu idiot, je l'imitais aussi tout en le regardant. Comme il ne disait rien...

T: Et si je te flanquais un coup de poing ?

...: Essaie un peu !

T: J'hésite à le faire là ou là...

...: Tu dis ça, mais tu n'en es pas capable !

T: Pas capable ?

...: Non, tu n'oseras pas !

T: Si !

...: Non !

...

Un moment de silence a suivi cette hésitation...

T: Quel est ton nom ?

...: Cela ne te regarde pas !

T: Si tu le prends sur ce ton...

...: Tu me cherches des noises ?

T: Encore un mot et tu vas voir...

- ...: Un mot... tiens, ça en fait des tas tout ça.
Eh bien, vas-y !
- T: Oh !, tu te crois malin, hein ? Tu ne sais pas
que je pourrais te flanquer par terre d'une seule
main si je le voulais !?
- ...: Qu'est-ce que tu attends ?
- T: Ça ne va pas tarder, si tu continues...
- ...: Je connais la chanson. Il y a des gens qui sont
restés comme ça pendant cent-sept ans avant
de se décider...
- T: Dégourdi, va ! Tu te prends pour quelqu'un, hein ?
Oh !, en voilà un chapeau !
- ...: Tu n'as qu'à pas le regarder, ce chapeau,
s'il ne te plaît pas. Seulement, ne t'avise pas
d'y toucher, le premier qui y touchera ira mordre
la poussière !
- T: menteur !
- ...: Toi-même !
- T: Tu crânes, mais tu n'as pas le courage d'aller
jusqu'au bout !
- ...: Va voir là-bas si j'y suis !
- T: Dis donc, tu vas te taire, sans ça, je t'assomme ?
- ...: J'y compte bien !
- T: Attends un peu...
- ...: Mais alors, décide-toi. Tu dis tout le temps
que tu vas me sauter dessus, pourquoi ne
le fais-tu pas ? C'est que tu as peur ?
- T: Je n'ai pas peur.
- ...: Si !
- T: Non !
- ...: Si !
- ...

Nouveau silence, nouveaux regards furibonds et nouveau manège des deux garçons dont les épaules finissent par se toucher...

T: Va, file !

...: Débarrasse donc le plancher toi-même !

T: Non !

...: Eh bien, moi non plus !

...

Pied contre pied, les deux garçons arcbutés cherchaient chacun à faire reculer l'adversaire.

L'oeil allumé par la haine, ni l'un ni l'autre ne pouvait prendre l'avantage. Après avoir lutté ainsi jusqu'à devenir rouge de colère, ils relâchent leurs efforts tout en s'observant avec prudence...

T: Tu es un lâche et un imposteur... Je demanderai à mon grand frère de s'occuper de toi.

Il t'écrasera d'une chiquenaude...

...: Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Mon frère est encore plus grand que le tien. Tu verras, il ne fera pas long à l'envoyer valser par-dessus cette haie...

...

Les deux frères étaient aussi imaginaires pour l'un que pour l'autre...

T: Tu mens !

...: Pas tant que toi !

...

Pour tenter d'en finir, je trace alors une ligne sur le sol qui se voyait à cause de la poussière...

T: Si tu dépasses cette ligne, je te tape jusqu'à ce que tu ne puisses plus te relever !

...

L'inconnu franchit immédiatement la ligne...

...: Maintenant, vas-y un peu !

T: N'essaie pas de jouer au plus malin avec moi !
Méfie-toi !

...: Mais qu'est-ce que tu attends ?

T: En voilà assez, pour cinq sous, je te casse la figure !

...

Le garçon sort deux pièces de sa poche et il me les tend d'un air narquois. Je frappe la main de ce provocateur. Les pièces s'envolent...

C'en est trop !

Pendant une longue minute, ils se bagarrent en se tirant par les cheveux et par les vêtements, se griffent et s'administrent des coups de poing ici ou là et tombent tous deux sur le sol. Après quelques instants, Thommas se retrouve à califourchon sur le jeune étranger qu'il tenait de force par les poignets.

T: Tu en as assez, là ?

...

Le garçon se débattait. Il pleurait, mais surtout de rage...

- Tu en as assez ?

...

Pas de réponse, et je recommence à taper sur ce garnement... et enfin, cet étranger demande grâce... Je le laisse se relever...

T: J'espère que ça te servira de leçon ! La prochaine fois, tâche de savoir à qui tu te frottes !

...

Le garçon s'en va en secouant la poussière de ses habits. Il haletait, reniflait, se retournait parfois en relevant le menton et il me criait ce qu'il me réservait pour le jour où il me retrouverait, ce à quoi je répondais par de petites insultes.

Fier de moi, je rebrousse chemin.

À peine Thominas avait-il le dos tourné que son adversaire ramasse une pierre, la lance, l'atteint entre les épaules et il prend ses jambes à son cou.

J'ai ressenti une forte douleur, et sans attendre, je me précipite à la suite du traître et je le poursuis jusqu'à sa demeure. Je suis resté un moment à monter la garde devant la porte...

T: Sors donc, si tu oses !

...

Le nez collé à la vitre d'une fenêtre, le garçon se contentait de répondre par une série de grimaces jusqu'à ce que sa mère arrive et traite Thomas d'enfant méchant et mal élevé, et elle le prie de prendre le large.

Forcé d'abandonner la partie, j'ai fait demi-tour en me jurant bien de régler son compte.

Je suis rentré chez moi plus tard que d'ordinaire, et au moment où je me faufilais par la fenêtre, je tombe dans une embuscade.

Ma tante m'attendait.

Lorsqu'elle voit dans quel état je me trouvais avec mes vêtements, elle prend la décision irrévocable de m'empêcher de sortir le lendemain, alors que c'est un jour de congé.

...

Chapitre 2 : jour de corvée

Le lendemain était donc un samedi. J'étais puni et interdit de sortie, cloîtré dans ma chambre. Toutefois, je pouvais m'évader par la fenêtre, comme je le fais souvent, mais aujourd'hui, je préférais obéir.

Je savais aussi que si je ne me tenais pas à carreau, ma tante me renverrait à la ville. Elle est venue m'apporter un déjeuner en me félicitant de m'être levé et habillé comme je le fais les autres jours.

De la fenêtre, je voyais la nature qui resplendissait de fraîcheur et débordait de vie. La colline m'appelait à la promenade et à la rêverie. Je ne sais combien de temps je l'ai regardée...

Pa: Ah, tu es encore là !, et tu as tout mangé...
Je te félicite...

T: Hum...

...

T: Tante Pauline...

Pa: Oui !?

T: Excuse-moi de m'être encore bagarré, hier...

Pa: Je ne crois pas que c'est à moi que tu dois dire ça... et je maintiens la punition...

T: Je suis idiot, j'ai été jaloux de ce garçon trop bien habillé pour habiter ici alors que j'aurais dû le féliciter et lui demander d'être copain...

Pa: Oui, c'est vrai...

...

T: Il va surement venir à l'école...

Alors, je lui demanderais pardon...

...

Pa: Bien... j'ai un travail pour toi !

T: Hum... d'accord...

Pa: Il faut réparer la palissade...

T: Je ne sais pas faire cela !

Pa: Sais-tu planter des clous ?, scier du bois ?

T: Oui !

Pa: Alors, tu sais réparer la palissade !

T: Hum...

Pa: J'ai renvoyé l'ouvrier qui devait le faire,

et il m'a expliqué comment faire...

En fait, tu n'as qu'à remplacer les barreaux cassés en suivant le même alignement...

Vas-tu savoir faire cela ?

T: Hum... je crois que oui...

Pa: Bien ! Et fais attention à ne pas te blesser !

T: Oui, ma tante...

Pa: Et pour l'alignement, utilise donc ta tête !

Je veux que cela soit fait de la même manière,

comme si c'était l'ouvrier qui l'avait fait, compris ?

T: Je vais faire au mieux !

Pa: Mieux que ça, je te prie... tout est prêt derrière

la maison... le matériel et les outils...

T: D'accord, j'y vais...

...

Ainsi, ma journée, enfermé, s'est transformée en journée de corvée. Je préférerais encore réparer la palissade que de rester dans ma chambre avec l'envie incessante de sortir par la fenêtre, ce que j'aurais sans doute fait à un moment.

Derrière la maison, il y avait donc un fagot de barreaux demi-rond, un marteau, des clous, une petite scie, une pelote de ficelle, un pot de peinture et un pinceau.

J'ai poussé un soupir en voyant tout cela, puis je me suis retourné pour voir la palissade brisée. Je dois donc utiliser ma tête pour faire ce travail. D'accord, mais si j'avais quelques instructions supplémentaires, je pense que j'y mettrais moins de temps.

J'ai donc réfléchi un moment pour trouver une méthode. En fait, c'est assez simple... je vais enlever les barreaux brisés, je vais scier les nouveaux barreaux à la bonne longueur, car ils sont sans doute trop longs, et c'est pour ça qu'il y a une scie... puis je vais placer les nouveaux barreaux et je finirais par les peindre... mais je pourrais aussi les peindre avant et les scier après et les mettre en place, mais la peinture ne sera pas sèche et j'en aurais plein les mains et je devrais recommencer à les peindre... Non, la première manière est plus logique. La seule chose qui m'intrigue est la ficelle... à quoi peut-elle bien servir ?

Je verrais plus tard... ainsi, je suis allé enlever les barreaux cassés. J'ai vite été entrepris avec les clous que je n'arrivais pas à enlever de la poutre horizontale. Il me fallait un outil. Quand il m'arrive de bricoler, je trouve facilement mon bonheur dans le cellier de Tante Pauline.

J'y cours. J'y trouve quelques outils dans une caisse. Il me fallait une pince, mais pour une fois, j'allais inaugurer la tenaille, bien mieux adaptée à l'arrachage des clous. En effet, cet outil est redoutable.

Une fois les poutrelles libérées des clous et des morceaux de barreaux, j'ai tout ramené vers la maison, du côté de l'appentis où est stocké le bois du fourneau.

La suite consiste à scier les barreaux neufs à la bonne longueur. Je coupe les fils de fer qui les maintiennent et le fagot tombe sur mes pieds. C'est malin, ça ! Bon, encore une leçon... Pauline m'a pourtant dit d'utiliser ma tête ! Ah, les prés verdoyants, la forêt enchantée...

T : Allons, Thomas ! Tu dois travailler !

...

Je me suis frappé la tête pour écarter ses pensées qui me perturbent. J'ai pris un barreau, et je suis allé le présenter... en vue de le scier à la même longueur que les autres. En effet, il est trop long.

Là, arrive Jeofrey...

J : Eh, Tom, salut !

T : Salut, Jo !

J : Que fais-tu ?

T : Je suis de corvée... je dois réparer la palissade...
et en fait, je dois remplacer les barreaux cassés
par ceux-ci !

J : Ils sont trop longs !

T : Oui, j'ai remarqué !

J : Il te faut les scier !

T : Oui, je sais bien ! J'ai tout ce qu'il faut...
les outils, et il faudra les peindre pour finir.

...

J: Oh, dis, puis-je t'aider ?

T: Tu ne vas pas savoir !

J: Pourquoi pas ? Suis-je un idiot ?

T: Non, tu n'es pas idiot... je ne pensais pas à ça...

J: Et à quoi ?

T: Il faut être précis... ma tante veut que ce soit fait
comme par un ouvrier !

J: Oh, dans ce cas, je ne t'aide pas !

...

T: Excuse-moi... veux-tu m'aider ?

J: Oui, je veux bien !

T: Bien, il faut scier les barreaux... j'en ai pris un pour
mesurer d'après celui-ci...

J: Oui, je vois... c'est simple !

T: Hum... mince, je n'ai pas de crayon...

J: J'ai mon couteau... fais donc une marque !

T: Bonne idée ! Passe !

J: Non, je ne te le prête pas !

T: Oh, bon...

J: Voilà !

T: Super !

J: Allons scier les barreaux !

...

Jeofrey m'accompagne. Nous nous installons pour scier
les barreaux...

T: Eh bien, quoi ? Tu ne m'aides plus ?

J: Parce que tu veux tous les scier à cette longueur ?

T: Bien sûr, puisqu'ils sont trop longs !

J: Toi... as-tu remarqué que le terrain n'est pas
de niveau ?

T: Et alors ?

J: Voyons donc !

T: Quoi ?

J: Il y aura un espace sous ta palissade et les lapins pourront s'échapper en passant en dessous !

T: Oups ! Ah, non, il ne faut pas d'espace !

J: Alors, tu vas devoir les scier les un après les autres !

T: Mais, j'en ai pour la journée, alors !

J: Mais non, je vais t'aider !

T: Et comment dois-je faire ?

J: Eh bien... moi, je commencerai par mettre une ficelle entre les deux barreaux pour avoir un alignement en haut !

T: Jo !, tu es un génie !

J: Eh ! Doucement !

T: Viens !

J: As-tu un crayon ?

T: Oh, oui, je vais vite en chercher un !

...

Je suis allé chercher un crayon et un aiguisé...

Ensuite, nous avons donc placé une ficelle entre les barreaux existants pour pouvoir marquer les nouveaux à la bonne longueur. Nous avons scié le premier puis nous sommes allés le clouer, et là, Jeofrey me fait une nouvelle remarque...

J: Attends !

T: Quoi ?

J: Il n'est pas droit !

T: Ah...

J: Attends !

T: Quoi, encore ?

...

J: Vas-tu le clouer ici, ou là ?

T: Quelle importance ?

J: Dans ce cas, mets-le ici et tu en utiliseras moins,
et ce sera plus vite fini !

T: Bonne idée !

J: Non !

T: Mais quoi ?

J: Ne vois-tu pas que tous les barreaux sont à la même
distance les uns des autres ?

T: Euh... oui, on dirait !

J: Avec le déchet, on va couper deux bouts de longueur
identique et les utiliser pour garder le même
écartement !

T: Alors là, Jo, tu es un ingénieur !

J: Arrête... je réfléchis juste un peu...

T: Un peu... beaucoup, oui ! Excuse-moi, je ne pense
qu'à m'évader et parcourir les prés et la forêt...
je veux vivre librement et pas dans une maison
ni derrière des barreaux !

J: En prison ?

T: Non ! Derrière une palissade ! Crois-tu que
c'est pratique à escalader ?

J: Avec des chaussures, c'est plus facile !

T: Rahhhh... ma tante me dit que j'ai des pieds
larges... et les chaussures me font mal aux pieds !

J: Bon... et ma technique, elle te convient ?

T: Oh, oui ! Faisons ça !

...

Et nous avons ainsi trouvé les solutions pour avoir
une palissade comme un bon ouvrier l'aurait sans
doute faite. J'étais content de moi et de
mon copain Jeofrey.

La palissade était réparée. Il restait un tas de petits bouts et quelques barreaux. Tous sont bien alignés, sauf le dernier que nous avons placé entre deux à cause d'un écartement différent entre le haut et le bas.

Nous avons alors fait une pause.

Tante Pauline avait surveillé son neveu pendant un certain temps, puis périodiquement. Elle n'avait pas remarqué que Thommas avait eu de l'aide. Elle a bien vu le travail s'exécuter comme elle l'espérait et quand la palissade a été réparée, elle se félicitait d'avoir proposé ce travail à son neveu, car elle se disait alors qu'il sera sans doute plus motivé au quotidien.

Après une pause méritée, il fallait donc peindre les barreaux. Ils sont verts de nature par le traitement qui leur est fait pour les préserver du temps. Ce n'est pas forcément très joli, et Tante Pauline préférait avoir une belle palissade blanche, et ce, même à l'arrière de la maison. Ainsi, Thommas et Jeofrey se sont mis à les peindre.

Un seul pinceau n'allait pas, je suis donc retourné au cellier pour espérer trouver un autre pinceau. Une boîte de peinture allait sans doute suffire, mais une boîte pour deux n'était pas pratique, surtout que chacun voulait peindre son côté.

Je suis donc allé chercher un bol. Jeofrey me dit que ce n'est pas le contenant idéal. Alors, je suis allé encore une fois voir au cellier, et je n'ai pas trouvé mieux... mis à part une boîte de conserve.

Nous avons donc travaillé encore et encore... pendant je ne sais combien de temps, car mon estomac commençait à grogner. Je m'appliquais à poser la peinture et Jeofrey aussi, mais de l'autre côté et presque en même temps sur chaque barreau.

Quand nous avons fini, l'herbe était blanche et la boîte presque vide. Jeofrey avait un bol vide et on aurait pu y boire de l'eau. Nous avions donc fini. J'étais content d'avoir eu cette aide, car j'allais avoir mon après-midi de libre. Nous avons rangé le reste du matériel et les outils, puis mis à tremper les pinceaux et bien refermé la boîte...

T: Tu restes pour manger avec nous ?

J: Non... ne m'en veux pas, mais je préfère rentrer...

T: Veux-tu bien revenir plus tard ?

J: Oui, si je peux...

T: Nous irons nous balader en forêt !

J: D'accord, à plus !

T: À plus !

...

Je suis rentré et à la cuisine, le repas était servi. Nous avons mangé comme toujours... et nous avons eu droit au dessert, car j'avais bien travaillé...

Par contre, ma punition n'a pas été levée. Je suis resté à la maison. Jeofrey est venu me voir et nous avons joué aux cartes tout l'après-midi dans ma chambre.

...

Chapitre 3 : la fille

Le dimanche, à l'église, j'avais fait la paix avec le garçon avec qui je m'étais bagarré. J'en avais tout de même une rancoeur et je n'avais rien demandé de plus, et je ne savais toujours pas son nom.

Cette journée était belle que même mon cousin Sullivan était gentil avec moi. Nous sommes allés nous balader avec tante Pauline. Ainsi, désormais, j'avais l'âme en paix.

...

Le lendemain, retour à l'école. Cette journée a été le théâtre d'un cours historique. Non, attendez que je m'explique mieux... Nous avons eu un cours d'histoire et nous avons joué la comédie pour mieux comprendre cette histoire de guerre.

Nous avons formé deux clans. Moi, j'étais à la tête du premier et l'autre était dirigé par Jeffrey. Nous faire la guerre était impossible, mais nous avons joué selon les directives du maître d'école.

Au final, je ne pense pas avoir compris la leçon de cette journée. Je n'aime pas faire la guerre, mais j'aime encore bien me bagarrer avec les copains.

Je me disais alors que nos jeux pouvaient être une sorte de guerre, et c'est peut-être ce que voulait nous faire comprendre le maître.

Je me suis dit alors que je devais cesser de me bagarrer comme ça, sans vraie raison, et par jalousie comme avec ce garçon, l'autre jour. C'est vrai que, finalement, cela ne nous a rien rapporté mis à part quelques coups pour lui et moi, et un bleu dans le dos.

À l'école, il y a plusieurs classes en fonction des âges. Nous ne sommes donc pas tous dans la même pièce durant la journée. L'école est si peu importante à mes yeux que je ne saurais même pas dire combien il y a de classes.

Je vais à l'école parce que je dois y aller, et il y a des jours où je vais à l'école en forêt !

En fin d'après-midi, je rentre à la maison avec mes affaires. En passant devant la demeure de Monsieur Thatcher, j'aperçois dans le jardin, une fille que je n'avais jamais vue auparavant. Elle était une délicieuse créature aux yeux bleus avec deux longues nattes blondes encadraient son visage. Elle portait une robe d'été blanche soutenue de broderies.

Je suis tombé sous le charme sans m'en rendre compte. Une certaine amie a alors disparu de son cœur sans même laisser la trace d'un souvenir que j'ai cru aimer à la folie.

J'adorais ce nouvel ange descendu du ciel jusqu'au moment où je me vois découvert. Alors, je feins de ne pas m'apercevoir de la présence de cette fille et, recourant à toutes sortes de gamineries ridicules, je me mets à faire le paon pour forcer son admiration.

Je conserve cette attitude grotesque pendant un certain temps encore, mais, au beau milieu d'un périlleux exercice d'acrobatie, je lance un regard de côté et je m'aperçois que la fillette me tournait le dos et elle se dirigeait vers la maison.

Je m'approche de la barrière du jardin, je me penche par-dessus dans l'espoir que la fille n'entre pas tout de suite. Elle s'arrête sur les marches du perron, puis elle se remet à monter et entre dans la maison.

Je pousse un gros soupir et mon visage s'illumine aussitôt, car avant de disparaître, la fille me lance une pensée. Je cours, je m'arrête à quelques centimètres d'une fleur et, les mains en écran devant les yeux, je parcours la route du regard comme si j'avais remarqué quelque chose d'intéressant.

Ensuite, je ramasse un long brin de paille, je le pose en équilibre sur mon nez et, tout en me livrant à ce difficile exercice, je me rapproche insensiblement de la pensée pour la prendre furtivement. Je retourne ensuite me pavaner devant la barrière du jardin et je m'y attarde jusqu'au crépuscule, mais la fille n'a pas daigné se montrer.

Pour me consoler, je me dis qu'elle était peut-être restée cachée derrière une fenêtre et qu'elle n'avait perdu aucun de mes mouvements. En désespoir de cause, je reprends le chemin de la maison avec la tête farcie de visions enchanteresses.

J'avais de nouveau des envies d'évasions et je me les imaginais déjà avec cette jolie fille.

Au cours du repas, Thomas se montrait si gai que tante Pauline se demandait ce qui avait bien pu lui arriver. Cela ne pouvait pas être une bêtise. Et c'est Sullivan qui a été pris d'une inadvertance en prenant le sucrier qui est tombé et qui s'est cassé.

Là, j'ai été pris d'une jouissance supplémentaire, car pour une fois, le choucho de sa mainan avait fait une gaffe. J'ai dû me retenir pour ne pas exploser de joie, ce qui m'aurait sans doute valu une gifle.

Tante Pauline a préféré ne rien dire, puis elle a pris la ramassoire et la balayette et nettoyer le désastre.

Je suis allé boudier dans un coin, car si j'avais été maladroit, j'aurais pris des coups alors que Sullivan n'en reçoit pas. Bien sûr, on peut avoir une maladresse, une faiblesse et on lâche un objet... mais alors, pourquoi suis-je systématiquement puni et pas Sullivan ?

Je m'imaginai alors le pire scénario qui puisse être, qu'on me retrouve mort, noyé au lac. Tante Pauline se jetterait sans doute sur moi. Ses larmes ruissèleraient comme des gouttes de pluie. Et si c'était Sullivan, elle demanderait au Seigneur de lui rendre son petit garçon qu'elle baiserait de la tête aux pieds pour tenter de le réanimer.

Il y a des moments où je préférerais retourner... Non, je préfère cent fois aller me balader en forêt. Au moins, j'aurais la paix, seul avec moi-même.

Alors, je songeais à la pensée.

J'ai sorti la fleur de ma veste. Elle était toute flétrie, ce qui augmentait considérablement le plaisir que je prenais à cette sombre rêverie.

Je me demandais si elle se plaindrait...

Pleurerait-elle ?

Oserait-elle mettre ses bras autour de mon cou pour me réconforter ?

Ou bien, me tournerait-elle le dos ?

Me témoignerait-elle autant de froideur que le reste du monde ?

Ces réflexions me causaient autant de joie que de douleur que je les caressais et les retournais jusqu'à leur en faire perdre toute saveur. Finalement, je me suis levé, j'ai poussé un soupir et je suis sorti.

Je m'engage dans la rue déserte en bordure de laquelle s'élevait la demeure de la chère inconnue. Je m'arrête un instant. Pas un bruit ne venait frapper mes oreilles. Une lumière éclairait d'une lueur confuse le rideau d'une fenêtre au deuxième étage.

J'escalade la barrière du jardin. Je me glisse au milieu des massifs et je me poste juste au-dessous de la fenêtre éclairée. Le cœur battant d'émotion, je la contemple un long moment, puis je m'allonge sur le sol, les mains jointes sur ma poitrine avec ma pauvre fleur flétrie entre les doigts.

C'est ainsi que j'aurais voulu mourir, sans toit au-dessus de ma tête, sans ami pour éponger sur mon front les gouttes de sueur des agonisants, sans visage aimé pour s'incliner sur moi...

C'est ainsi qu'elle me verrait le lendemain matin, lorsqu'elle se pencherait à la fenêtre pour se faire caresser par le soleil joyeux. Verserait-elle au moins une seule petite larme sur ma dépouille sans vie ? Pousserait-elle au moins un petit soupir en songeant à l'horreur d'une jeune et brillante existence si brutalement fauchée ?

Subitement, la fenêtre s'ouvre. La voix discordante d'une bonne profane le calme sacré de la nuit et un torrent d'eau s'abat sur moi. À demi noyé sous ce déluge, je bondis en toussant et en renâclant.

Un projectile siffle dans l'air en même temps que retentissait un juron. J'ai entendu un bruit de verre brisé et j'ai bondi par dessus la barrière avant de m'effacer dans les ténèbres.

Peu de temps après, j'étais de retour dans ma chambre. Je me suis déshabillé pour me coucher. J'examinais mes vêtements trempés. Je me suis mis au lit sans ajouter à cette journée le désagrément de la prière.

Le reste de la semaine a passé normalement.

...

Chapitre 4 : la religion

À l'école, la religion était une autre affaire. Pour améliorer la motivation à participer, le pasteur donnait des points de couleurs. Avec ces points, les enfants se les échangeaient souvent pour espérer obtenir au plus vite la récompense. La plus haute récompense était une bible neuve. Pour moins de points, le pasteur donnait un livre de prières.

Les échanges faisaient que tous les élèves pouvaient ainsi obtenir un livre de prières, et le pasteur ne s'est pas posé de question. Ainsi, les heures passaient plus facilement avec l'attention de tous les élèves.

Le pot aux roses a été cassé lorsque qu'un jour, Thommas est allé réclamer son dû avec tous ses points. Le pasteur avait de gros doutes quant à lui avoir donné tant de points, et Thommas lui répond que ce sont ceux qu'il a reçus depuis le début de l'école et non pas seulement cette année.

Le pasteur n'avait pas la possibilité de vérifier cette quantité donnée, car c'était malgré tout bien possible. Aussi, il lui donne une bible toute neuve. Thommas le remercie et ajoutant qu'il pourra la lire tous les soirs avant de se mettre au lit.

...

Même si je pratique à mauvais escient cet art...
 je me passerais bien d'aller à l'église le dimanche.
 En plus, s'il faut faire quelques efforts de prière ou
 de chant, là, j'aime autant me taire.
 Pour ce qui est de la bible, elle me servira sûrement
 à caler mon armoire bancale.

Quant à apprendre des versets à l'école, j'aime
 bien mieux les heures de chant où l'on apprend
 des ritournelles qui ont des paroles charnantes.

Le devoir d'être présentable pour la messe est une sorte
 de torture pour moi. Elle commence par devoir me laver
 des pieds à la tête... et Tante Pauline y veille.
 Sullivan est un exemple de parfait garçon propre,
 forcément, et tous les jours.

Quant à moi, je me néglige, d'après elle, mais
 je me sens bien comme je suis, et je dois bien
 admettre que parfois, je sens comme je suis...
 mais cela ne me dérange pas plus que ça.

Si je pouvais commander la pluie chaque dimanche
 matin, ce serait bien plus facile de me laver ainsi.
 Malheureusement...

Une fois habillé, pareil... Tante Pauline fait
 son inspection. Sullivan y passe aussi, cela va de soi.

Une seule chose m'ennuie: mes cheveux en broussailles.
 J'ai beau les mouiller pour les aplatir, après avoir
 séché, ils reprennent leurs ondulations.

Pour terminer, c'est là que la torture commence avec mes chaussures. J'ai envie de les enlever, mais si je le faisais, j'avais le devoir d'aller pieds nus à l'église... et là, tout le monde pouvait rire de moi. Alors, je me résignais à avoir mal pendant un bon moment, puis jusqu'à l'intérieur de l'église où je pouvais alors desserrer les lacets sans que cela se remarque.

Ce dimanche, il y a de l'agitation avec l'arrivée de visiteurs. Accompagné d'un petit vieillard grêle, d'un bel homme entre deux âges, d'une dame distinguée, sans aucun doute l'épouse de ce dernier, maître Thatcher avait fait son entrée à l'église. La dame tenait une petite fille par la main.

Depuis une semaine, je n'avais cessé de me débattre contre ma conscience. La vue de mon amie Lorence, dont je ne pouvais soutenir le regard affectueux, me mettait au supplice. Cependant, lorsque j'ai aperçu la nouvelle venue, je me suis senti inondé de bonheur des pieds à la tête. Aussitôt, je commençais à faire le paon, à pincer mes camarades, leur tirer les cheveux, faire des grimaces, bref, me livrer à toutes les facéties susceptibles de séduire cette jeune personne.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau de ma félicité: le souvenir de ce qui s'était passé la veille au soir dans le jardin... avec une bassine d'eau. Je devais toutefois reprendre mon sérieux, car la religion n'est pas comme une journée de fête.

...

Chapitre 5 : la messe

Vers dix heures, la cloche fêlée de la petite église se met à sonner et les fidèles ne tardent pas à affluer. Les enfants vont s'asseoir près de leurs parents afin de ne pas échapper à leur surveillance.

Tante Pauline arrive suivie de Sulivan et Thominas qui se place le plus près possible de l'allée centrale afin d'échapper aux séductions de la fenêtre ouverte sur le beau paysage d'été.

La nef est pleine à craquer. On y voit le postier qui est désormais vieux et besogneux; le maire et sa femme; le juge de paix; la veuve Douglas dont la quarantaine belle et élégante, l'âme généreuse et la fortune faisaient la plus hospitalière des hôtes dans son château à flanc de coteau où les réceptions somptueuses éclipsaient tout ce qu'on pouvait voir de mieux dans ce domaine; et aussi le vénérable commandant Wartburg, tout vouté, avec sa femme; Maître Riverson également, un nouveau venu; sans oublier la belle du village suivie d'un essaim de bourreaux des cœurs sur leur trente-et-un; ainsi que tous les commis, entrés en même temps, car ils avaient attendu sous le porche, pommadés et quindés, en visant le passage de la dernière jeune fille...

Et, pour finir, William Mufferson, le garçon modèle du village qui prenait autant de soin de sa mère que si elle eût été en cristal. Il la conduisait toujours à l'église et faisait l'admiration de toutes les dames.

Les garçons le détestaient. Il était si gentil et on leur avait tellement rabattu les oreilles de ses perfections ! Comme toujours, le coin d'un mouchoir blanc sortait négligemment de sa poche.

Tous les fidèles paraissent rassemblés, la cloche tinte une fois de plus à l'intention des retardataires et un profond silence s'abat sur l'église, troublé seulement par les chuchotements des choristes réunis dans la tribune.

Le pasteur lit le cantique que l'assistance allait chanter. On admirait beaucoup sa diction. Sa voix partait sur une note moyenne, montait régulièrement pour s'enfler sur le mot-clé et replonger ensuite vers la fin.

Il était de toutes les réunions de charité où son talent de lecteur faisait les délices de ces dames. À la fin du poème, leurs mains levées retombaient sans force sur leurs genoux, leurs yeux se fermaient, et elles hochaient la tête comme pour signifier :
 " Il n'y a pas de mots pour le dire; c'est trop beau, trop beau pour cette terre. "

Après que l'hymne soit chanté en chœur, le révérend fait fonction de "bulletin paroissial" en communiquant une liste interminable d'avis de toutes sortes.

Le bulletin terminé, le révérend s'attaque à la prière du jour. Quelle belle et généreuse prière, et si détaillée, si complète ! Le pasteur intercède en faveur de l'église et de ses petits enfants de la congrégation; en faveur des autres églises du village; en faveur du village lui-même et du pays entier.

Il achève sa prière en souhaitant que ses vœux soient exaucés et que ses paroles tombent comme des graines sur un sol fertile.

Amen.

Aussitôt, les fidèles se rassoient dans un grand froufrou de robes.

Comme de coutume, j'avais écouté sans entendre. Tout cela me résonnait comme un chant de nombreuses poules, et en l'occurrence, des coqs ou des d'indons. Il n'y avait qu'une mouche pour attirer mon attention et tenter de la capturer. Tante Pauline m'a bien vu faire et elle m'a donné une petite gifle pour ne pas dire une caresse sur ma joue.

Après la prière, le pasteur a lu son texte, puis il s'engage dans un commentaire si ennuyeux que bien des têtes, bercées par son bourdonnement, se sont mises à dodeliner. Et pourtant, il y parlait de foudre, de feu éternel et d'un nombre si réduit de prédestinés que la nécessité du salut ne paraissait plus si évidente.

Je comptais les pages du sermon. En sortant de l'église, je savais toujours en dire le nombre. Mais je ne pouvais pas parler du contenu. Néanmoins, cette fois-ci, je m'y intéressais réellement pendant un court instant.

Le pasteur dressait un tableau grandiose et émouvant de l'assemblée des peuples à la fin des temps, quand le lion et l'agneau reposeraient ensemble, et qu'un petit enfant les conduirait par la main.

Mais ni l'enseignement, ni la morale, ni le côté pathétique de ce spectacle impressionnant ne me touchaient. Je ne pensais qu'au rôle éclatant joué par le principal personnage devant le concert des nations.

Je me suis dit que j'aurais aimé être cet enfant... s'il s'agissait d'un lion apprivoisé, bien sûr. Mais le sermon devenant de plus en plus obscur, mon attention s'est envolée et j'ai machinalement plongé mes mains dans mes poches, et j'en sors un des trésors dont j'en étais le plus fier.

C'était un gros scarabée noir, aux mandibules formidables, que j'avais baptisé du nom de "hanneton à pinces". J'ouvre la petite boîte dans laquelle je l'avais enfermé. Le premier geste de l'insecte a été de me pincer au doigt. Je le lâche... et le "hanneton" s'échappe et retombe sur le dos au milieu de la nef, tandis que je sugais mon doigt meurtri.

Incapable de se retourner le gros insecte battait désespérément l'air de ses pattes. Je le surveillais du coin de l'œil et j'aurais bien voulu remettre la main dessus, mais il était trop loin.

Certaines personnes, que le sermon n'intéressait pas, profitaient de cette distraction et suivaient les ébats de l'insecte. Et là, entre sans hâte un caniche errant. Alangui par la chaleur estivale et le silence, triste et las de sa captivité, il aspirait visiblement à quelque diversion. Il aperçoit le scarabée... sa queue pendante se relève et s'agite dans tous les sens.

Il consulte sa trouvaille, il en fait le tour, la flaire de plus près, puis retroussant ses babines, il fait une prudente plongée dans sa direction. Son coup de dents le manque de peu. Un nouvel essai, puis un autre... Il commençait à prendre gout au jeu. Il se met sur le ventre, la bête entre ses pattes, essayant à nouveau de l'atteindre.

Mais il s'en lasse, l'indifférence le gagne, puis la somnolence lui vient. Sa tête retombe et, petit à petit, son menton descend et touche l'ennemi dont les pinces se refermèrent sur lui.

Avec un bref jappement et une secousse de la tête, le caniche envoie promener le scarabée qui se retrouve une fois de plus sur le dos. Les spectateurs proches étouffent des rires, le nez dans leur mouchoir ou dans leur éventail. J'étais heureux de ce spectacle.

Le chien avait l'air penaud, mais il était furieux et méditait sa vengeance. Il revient sur l'insecte en tournant autour avec des bonds calculés qui s'arrêtaient net à deux centimètres de lui, et des coups de dents toujours plus proches, la tête virevoltante et l'oreille au vent.

Puis il se lasse à nouveau, voulant attraper une mouche qui passait à sa portée, la manque, se lance le nez au sol à la poursuite d'une fourmi vagabonde, bâille, soupire et va s'assoir juste sur le scarabée qu'il avait complètement oublié ! Aussitôt, le malheureux pousse un hurlement de douleur et dévale comme s'il avait eu tous les diables de l'enfer à ses trousses.

Aboyant, gémissant, il remonte la nef, rase l'autel, redescend l'aile latérale, passe les portes sans les voir et, toujours hurlant, repart en ligne droite.

Son supplice allait croissant au rythme de sa course, et bientôt, il n'est plus qu'une comète chevelue se déplaçant sur son orbite à la vitesse de la lumière.

À la fin, la malheureuse victime fait une embardée et achève sa course frénétique sur les genoux de son maître qui s'en saisit et le lance par la fenêtre ouverte. Les jappements angoissés d'ininuaient peu à peu d'intensité en s'éloignant.

Les fidèles avaient toutes les peines du monde à garder leur sérieux. Comme le pasteur avait arrêté sa lecture, il tentait de reprendre le fil du discours, mais sans conviction, à croire que le malheureux pasteur venait de tenir des propos du plus haut comique.

Ça été un soulagement général quand il a prononcé la bénédiction.

Je me disais qu'en somme, un service religieux n'est pas une épreuve trop pénible, à condition qu'un élément imprévu vienne en rompre la monotonie. Une seule chose gâchait mon plaisir. J'avais été enchanté que le caniche s'amuse avec mon "hanneton à pinces", mais je lui en voulais de s'être sauvé en l'important.

...

Chapitre 6 : mon ami

Le lendemain, je me sentais tout désespéré. C'était toujours ainsi le lundi matin, car ce jour-là marquait le prélude d'une semaine de lentes tortures scolaires. J'en arrivais à regretter ma journée de congé qui rendait encore plus pénible le retour à l'esclavage.

Je me suis mis à réfléchir. Je ne tardais pas à me dire que si je me trouvais une bonne petite maladie, ce serait un excellent moyen de ne pas aller à l'école. C'était une idée à approfondir. À force de me creuser la cervelle, j'ai fini par me découvrir des symptômes de coliques que je cherchais à encourager, mais ils ont disparu d'eux-mêmes. Je continuais de passer en revue toutes les maladies possibles.

Je me rappelais soudain qu'un docteur avait parlé devant moi d'une affection étrange qui obligeait les gens à rester deux ou trois semaines couchés et se traduisait parfois par la perte d'un doigt ou d'un membre.

Je soulève vivement le drap et j'examine l'écorchure que je m'étais faite au gros orteil. Malheureusement, j'ignorais complètement de quelle façon se manifestait cette maladie bizarre. Cela ne m'empêchait pas de pousser d'incontinents gémissements à fendre l'âme. Sullivan dormait du sommeil du juste et il ne se réveillait pas. Je redouble d'efforts et j'ai même eu l'impression que mon orteil commençait à me faire mal.

Sulivan ne bronchait toujours pas. J'ai repris mon souffle pour gémir de plus belle.
Sulivan continuait à dormir. J'étais exaspéré, et j'ai crié...

T: Sulivan... eh !, Sulivan !

...

Sulivan se réveille enfin, il bâille, s'étire, se soulève sur les coudes et il regarde Thominas...

S: Toin, hé, Toin !

...

Thominas ne répond pas...

- Toin ! Toin ! Que se passe-t-il, Toin ?

...

Sulivan se lève et il secoue Thominas...

T: Oh !, ne me touche pas, Sulivan !

S: Mais enfin, qu'as-tu ? Je vais appeler inaman...

T: Non, ce n'est pas la peine. Ça va aller mieux.

Ne dérange personne !

S: Mais si, il le faut. Ne crie pas comme ça, Toin.

C'est effrayant. Depuis combien de temps souffres-tu ?

T: Depuis des heures. Aie ! Oh !, non, Sulivan, ne me touche pas, tu vas me tuer !

S: Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé plus tôt ?

Oh !, tais-toi. Ça me donne la chair de poule de t'entendre. Mais que se passe-t-il ?

...

T: Je te pardonne, Sulivan, je te pardonne tout ce que tu m'as fait. Quand je serai mort...

S: Oh ! Toim, tu ne vas pas mourir ! Voyons, Toim. Non, non !

T: Je pardonne à tout le monde ! Sulivan, tu donneras mon châssis de fenêtre et mon chat borgne à la petite qui vient d'arriver au village et tu lui diras...

...

Mais Sulivan avait sauté dans ses vêtements et il a quitté la chambre au triple galop.

Mon imagination avait si bien travaillé, mes gémissements avaient été si bien unifiés que je souffrais désormais pour de bon.

Sulivan dégringole l'escalier...

S: Mainan ! Viens vite ! Toim se meurt !

Ma: Il se meurt ?

S: Oui ! Il n'y a pas une minute à perdre. Viens !

Ma: C'est une blague. Je n'en crois pas un mot !

...

Néanmoins, tante Pauline grimpe l'escalier quatre à quatre, Sulivan après elle. Elle était blême.

Ses lèvres tremblaient. Haletante, elle se penche sur le lit de Thommas...

Pa: Toim, Toim, qu'est-ce que tu as ?

T: Oh !, ma tante, je...

Pa: Qu'est-ce qu'il se passe, mais voyons, qu'est-ce qu'il se passe, mon petit ?

...

T: Oh !, ma tante, mon gros orteil est tout enflé...
Il me fait mal !

...

Elle se laisse tomber sur une chaise, riant et pleurant
à la fois...

- Ah ! Toi, tu m'en as donné des émotions.
Maintenant, arrête de dire des sottises
et sors de ton lit !

...

Les gémissements cessent comme par enchantement
et Thomas, qui ne ressentait plus la moindre douleur
au pied, se trouvait un peu penaud...

T: Tante Pauline, j'ai eu l'impression que mon orteil
était enflé et il me faisait si mal...

Pa: J'en ai assez entendu... debout ! Le déjeuner est
prêt ! Habillez-vous tous les deux !

T: Pfouh...

...

Sullivan a fait comme ça, mais il était presque prêt
pour l'école. Moi, j'y ai mis mon temps habituel.

Après avoir déjeuné, je suis allé à l'école.

En chemin, je rencontre le jeune malainé du village.

Hendric est le fils de l'ivrogne du village.

Toutes les mères détestaient et redoutaient Hendric
parce qu'il était méchant, paresseux et mal élevé,
et parce que leurs enfants l'admiraient et ne pensaient
qu'à jouer avec lui. Je l'enviais et bien qu'on me l'a
défendu, je le fréquentais aussi souvent que possible.

À vrai dire, Hendric est mon ami !

Ses vêtements étaient trop grands pour lui. Il manquait un morceau de la bordure de son chapeau qui n'était qu'une vaste ruine, sa veste, lorsqu'il en avait une, elle lui battait les cuisses et sa chemise lui arrivait en dessous des fesses.

Une seule bretelle retenait son pantalon dont le fond pendait comme une poche basse et vide, et dont les jambes, tout effrangées, traînaient dans la poussière, quand elles n'étaient point roulées à mi-mollet.

Hendric vivait à sa fantaisie. Quand il faisait beau, il couchait contre la porte de la première maison venue... et quand il pleuvait, il dormait dans une étable. Personne ne le forçait à aller à l'école ni à l'église. Il n'avait de comptes à rendre à personne.

Il s'en allait pêcher ou nager quand bon lui semblait et aussi longtemps qu'il voulait. Personne ne l'empêchait de se battre et il veillait aussi tard que cela lui plaisait.

Au printemps, il était toujours le premier à quitter ses chaussures, en automne, toujours le dernier à les remettre. Personne ne l'obligeait non plus à se laver ou à endosser des vêtements propres. Il possédait en outre une merveilleuse collection de jurons. Ce garçon jouissait de tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. C'était bien là l'opinion de tous les garçons respectables du village tyrannisés par leurs parents.

T: Hé ! Bonjour, Hendric !

H: Bonjour ! Tu le trouves joli ?

T: Qu'est-ce que tu as là ?

H: Un chat mort...

T: Montre-le-moi... Oh !, il est tout raide !
Où l'as-tu déniché ?

H: Je l'ai acheté à un gars..

T: Qu'est-ce que tu lui as donné pour ça ?

H: Un bon point bleu et une vessie que j'ai eue chez
le boucher...

T: Comment as-tu fait pour avoir un bon point bleu ?

H: Je l'avais eu en échange, il y a une quinzaine de
jours, contre un bâton de cerceau.

T: Dis donc, à quoi ça te sert, un chat mort ?

H: Ça sert à soigner les verrues !

T: Non !, sans blague ? En tout cas, moi je connais
quelque chose de meilleur !

H: Je parie bien que non. Qu'est-ce que c'est ?

T: Eh bien, de l'eau de bois mort !

H: De l'eau de bois mort ? Moi, ça ne m'inspirerait
pas confiance !

T: As-tu essayé ?

H: Non !

T: Ah, ah ! On n'a pas idée de vouloir soigner
des verrues avec un chat !

H: Ça n'a pas l'air d'être une mauvaise méthode,
mais ce n'est pas comme ça que
Bernard s'y est pris !

T: Ça ne m'étonne pas. Il est couvert de verrues !

Il n'y en a pas deux comme lui au village.

Il n'en aurait pas s'il savait comment s'y prendre
avec l'eau de bois mort. Au début, je les ai fait
partir avec une fève !

H: Oui, les fèves, ce n'est pas mauvais. Je m'en suis
aussi déjà servi !

...

T: Vraiment ? Comment as-tu fait ?

H: Tu coupes une fève en deux, tu fais saigner la verrue, tu enduis de sang une des parties de la fève, tu creuses un trou dans lequel tu l'enfonces à minuit quand la lune est cachée. Seulement, pour cela, il faut choisir le bon endroit. Un croisement de routes par exemple. L'autre moitié de la fève, tu la brules. Tu comprends, le morceau de fève que tu as enterré cherche par tous les moyens à retrouver l'autre. Ça tire le sang qui tire la verrue et tu vois ta verrue disparaître !

T: C'est bien ça, je t'assure, c'est plus efficace. Mais, dis-moi, comment guéris-tu les verrues avec un chat mort ?

H: Voilà. Tu prends ton chat et tu vas au cimetière vers minuit quand on vient d'enterrer quelqu'un qui a été méchant. Quand minuit sonne, un diable arrive, ou bien deux, ou bien trois. Tu ne peux pas les voir, mais tu entends quelque chose qui ressemble au bruit du vent. ... Quelquefois, tu peux les entendre parler. Quand ils emportent le type qu'on a enterré, tu lances ton chat mort à leurs trousses et tu leur dis: "Diable, suis le cadavre, chat, suis le diable, verrue, suis le chat, toi et moi, c'est fini !" Ça réussit à tous les coups et pour toutes les verrues !

T: Je le crois volontiers. As-tu donc essayé ?

H: Non, mais c'est la vieille Hopkins qui m'a appris ça...

T: Je comprends tout, maintenant ! On dit que c'est une sorcière !

...

H: On dit ! Eh bien, moi, je sais que c'en est une.
Elle a ensorcelé papa. Il rentrait chez lui un jour
et je l'ai vue qui lui jetait un sort. Il a ramassé
une pierre et il l'aurait touchée si elle n'avait pas
paré le coup. Eh bien, ce soir-là, il s'est soulé,
et il est tombé et il s'est cassé le bras !

T: C'est terrible ! Mais comment sais-tu qu'elle était
entraîné de l'ensorceler ?

H: Ce n'est pas difficile ! Papa dit que quand
ces bonnes femmes-là vous regardent droit dans
les yeux, c'est qu'elles ont envie de vous jeter
un sort, et surtout quand elles bredouillent
quelque chose entre leurs dents, parce qu'à
ce moment-là elles sont entraînées de réciter
leur "Notre Père" à l'envers !

...

T: Dis donc, Hendric, quand vas-tu faire
une expérience avec ton chat ?

H: Cette nuit. Je pense que les diables vont venir
chercher le vieux William...

T: Mais on l'a enterré samedi. Ils ne l'ont donc pas
encore pris ?

...

H: Impossible. Ils ne peuvent sortir de leur cachette
qu'à minuit et, dame, ce jour-là à minuit,
c'était dimanche ! Les diables n'aiment pas
beaucoup se balader le dimanche !

T: Je n'avais jamais pensé à ça. Tu me laisses
venir avec toi ?

H: Bien sûr... si tu n'as pas peur !

T: Peur, moi ? Il n'y a pas de danger !

H: Bon, je viendrais te chercher !

...

T: Tu feras miaou ?

H: Oui, et tu me répondras en faisant miaou, toi aussi, si ça t'est possible. La dernière fois, tu m'as obligé à miauler jusqu'à ce que le père Hays me lance des pierres en criant : " Maudit chat ! "

Moi, j'ai riposté en lançant une brique dans ses vitres. Tu ne le diras à personne, hin ! ?

T: C'est promis. Cette fois-là, je n'avais pas pu miauler parce que ma tante me quettait, mais ce soir, je ferai miaou. Dis donc... qu'est-ce que tu as là ?

H: Un grillon...

T: Où l'as-tu trouvé ?

H: Dans les champs...

T: Qu'est-ce que tu accepterais en échange ?

H: Je n'en sais rien. Je n'ai pas envie de le vendre...

T: Comme tu voudras. Tu sais, il n'est pas très gros...

H: On peut toujours se moquer de ce qu'on n'a pas...

Moi, il me plaît !

T: On en trouve des tas !

H: Alors qu'est-ce que tu attend's pour aller en chercher ? Tu ne bouges pas parce que tu sais très bien que tu n'en trouverais pas.

C'est le premier que je vois cette année !

T: Dis, Hendric, je te donne une dent en échange...

H: Fais voir...

...

Je sors ma dent d'un papier où je l'avais soigneusement mise à l'abri dans ma petite boîte. Hendric l'examine...

H: C'est une vraie dent ?

T: Pour sûr !

H: Marché conclu !

...

J'ai pris le grillon pour le mettre dans la petite boîte que j'avais gardée, et nous nous sommes quittés persuadés l'un et l'autre que nous nous étions enrichis.

Lorsque j'arrive près de l'école, je presse le pas pour faire le bon élève qui n'a pas perdu une minute en route. J'accroche mon chapeau à une patère et je glisse à ma place. Le maître somnolait dans un grand fauteuil d'osier, bercé par le murmure studieux des enfants. Mon arrivée le tire de sa torpeur...

...: Thomas Destranges !

...

Je savais par expérience que les choses se gâtaient infailliblement quand on m'appelait par mon nom entier...

T: Oui, Monsieur ?

...

...: Lève-toi. Viens ici. Maintenant, veux-tu me dire pourquoi tu es en retard une fois de plus ?

...

J'étais sur le point de forger un mensonge rédempteur quand j'ai reconnu deux nattes blondes et je me suis aperçu que la seule place libre du côté des filles se trouvait précisément près d'elle...

- Je me suis arrêté pour causer avec Hendric Finnigann...

...

Le sang de l'instituteur n'a fait qu'un tour.
Les murmures ont cessé aussitôt.

Les élèves se demandaient si je n'étais pas devenu subitement fou...

...: Quoi... qu'est-ce que tu as fait ?

T: Je me suis arrêté pour causer avec mon ami
Hendric Finningann...

...: Thomas Destranges, c'est l'aveu le plus impudent
que j'aie jamais entendu ! Mon garçon, tu n'en
seras pas quitte pour un simple coup de férule.
Retire ta veste !

...

Note: la férule est une petite palette en bois ou en cuir avec laquelle on frappait la main des élèves coupables d'une faute quelconque.

Lorsque le maître en a eu le bras fatigué, il déclare...

...: Maintenant, va t'asseoir avec les filles et que
cela te serve de leçon !

...

Je me suis rajusté et je me suis dit...

T: " Non, pas les filles ! "

...

En fait, s'asseoir avec les filles signifiait que l'on était classé comme louseur. Les ricanements qui ont accueilli ces paroles ont paru me décontenancer, mais en réalité mon attitude tenait surtout à l'adoration respectueuse que lui inspirait mon idole inconnue et au plaisir mêlé de la crainte que me causait cette chance inouïe.

Je suis donc allé m'asseoir à côté de la fille blonde. Elle s'écarte de moi avec un hochement de tête dédaigneux. Les élèves se poussent du coude, des clins d'oeil, des murmures font le tour de la salle, mais je reste imperturbable. Je feins de me plonger dans la lecture de mon livre. Puis, on cesse de s'occuper de moi et je commence à lancer des coups d'oeil furtifs à ma voisine.

Elle a remarqué mon manège, et elle m'a fait une grimace et regardant de l'autre côté. Quand elle se retourne, une pomme était posée devant elle. Elle la repousse. Je la remets en place. Elle la repousse de nouveau, mais avec plus de douceur. J'insiste et la pomme reste finalement là où je l'avais d'abord mise. Ensuite, je gribouille sur un bout de papier...

" Prends cette pomme. J'en ai d'autres. "

Elle lit ce que j'avais écrit et elle ne bronche pas. Alors, je dessine quelque chose sur le reste du papier en ayant bien soin de dissimuler ce que je faisais à l'aide de ma main gauche.

Pendant un certain temps, ma voisine refusait de s'intéresser à son oeuvre, mais sa curiosité féminine commençait à prendre le dessus, ce qui était visible à de légers indices. Je continuais de dessiner comme si de rien n'était.

Elle essayait de regarder par-dessus ma main. J'ignore sa manoeuvre.

Enfin, elle me murmure d'une voix hésitante...

B: " Laisse-moi voir... "

...

Je retire ma main gauche et je laisse voir un grossier dessin représentant une maison à pignons dont la cheminée crachait une fumée spiraloïde. Elle en oublie tout le reste. Lorsque j'ai mis la dernière touche à ma maison, elle me glisse...

B: " C'est très joli. Maintenant, fais un bonhomme... "

...

Je me campe aussitôt un personnage qui ressemblait à une potence. Il était si grand qu'il aurait pu enjamber la maison. Heureusement, ma voisine n'avait pas un sens critique très développé et, satisfaite de ce monstre, elle me déclare...

B: " Il est très bien ton bonhomme... Maintenant, dessine mon portrait. "

...

Je dessine un sablier surmonté d'une pleine lune et je complète l'ensemble par quatre membres gros comme des brins de paille et un éventail impressionnant...

B: C'est ravissant... j'aimerais tant savoir dessiner !

T: C'est facile, je t'apprendrai...

B: Oh !, oui. Quand cela ?

T: À midi. Est-ce que tu rentres manger ?

B: Je resterai si tu restes...

T: Bon, entendu... Quel est ton prénom ?

B: *Brigitte Thatcher. Et toi ? Ah !, oui, je me rappelle, Thomas Destranges...*

T: *C'est comme ça qu'on m'appelle quand on veut me gronder, mais c'est Tom, quand je suis sage. Tu m'appelleras Tom, n'est-ce pas ?*

B: *Oui, d'accord...*

...

Je me suis mis à griffonner quelques mots sur un autre bout de papier en me cachant de ma voisine. Bien entendu, elle me demande à voir...

T: *Oh !, c'est rien du tout...*

B: *Mais si...*

T: *Non, non...*

B: *Si, je t'en prie. Montre-moi ce que tu as écrit...*

T: *Tu le répèteras...*

B: *Je te jure que je ne dirai rien...*

T: *Tu ne le diras à personne ? Aussi longtemps que tu vivras ?*

B: *Non, je ne le dirai jamais, à personne.*

Maintenant, fais-moi voir...

T: *Mais non, ce n'est pas la peine...*

B: *Puisque c'est ainsi, je verrai quand même, Tom, et...*

...

Brigitte essayait d'écartier ma main. Je résiste pour la forme et bientôt, sont apparus ces mots...

" Je t'aime "

B: *Oh !, le vilain !*

...

Elle me donne une tape sur les doigts, mais en même temps, elle rougit et ne paraissait pas trop mécontente.

À ce moment précis, je sentais deux doigts implacables me serrer lentement l'oreille pour m'obliger à me lever.

Emprisonné dans cet étau, je traverse toute la classe sous les quolibets de mes camarades et je suis conduit à mon banc. Pendant quelques instants, qui m'ont paru atroces, le maître d'école est resté campé devant moi. Finalement, mon bourreau m'abandonne sans dire un mot et il est allé reprendre place sur son estrade. Mon oreille me faisait mal, mais mon cœur jubilait.

Lorsque les élèves se sont calmés, j'ai fait un effort méritoire pour étudier, mais toutes mes idées dansaient dans ma tête et, pendant le cours de géographie, je transformais les lacs en montagnes, les montagnes en fleuves, les fleuves en continents, faisant retourner le monde au temps de la Genèse.

Le cours d'orthographe m'a achevé, car je me suis vu recalé pour une suite de simples mots élémentaires. Je me retrouvais en queue de classe, et j'ai dû rendre la médaille d'étain que j'avais portée avec ostentation pendant des mois.

Quelle fatalité !

...

Chapitre 7 : les fiançailles

Plus je cherchais à m'appliquer, plus mon esprit vagabondait. Finalement, je pousse un soupir accompagné d'un bâillement et je renonce à poursuivre la lecture de mon livre. Il me semblait que la récréation n'arriverait jamais. Il n'y avait pas un souffle d'air.

Rarement, la chaleur m'avait autant incité au sommeil. Le murmure des élèves qui ânonnaient leur leçon engourdissait mon âme comme l'engourdit le bourdonnement des abeilles. Au loin, sous le soleil flamboyant, le paysage dressait ses pentes verdoyantes qu'estompait une buée tremblotante. Des oiseaux passaient en volant à coups d'ailes paresseux. Dans les champs, on n'apercevait aucun être vivant, excepté quelques vaches qui somnolaient.

J'aurais donné n'importe quoi pour être libre ou pour trouver un passe-temps quelconque.

Soudain, mon visage s'illumine d'une gratitude sans que je le sache. J'ai mis ma main dans ma poche et j'en sortais la petite boîte dans laquelle était enfermé le grillon. Je soulève le couvercle et je pose l'insecte sur le pupitre.

Le grillon rayonnait probablement de la même gratitude que moi, mais je me réjouissais trop tôt, car à l'aide d'une épingle, je l'ai fait changer de direction.

Jeofrey était mon meilleur camarade. Il était assis à côté de moi et, comme il partageait mes souffrances morales, il a aussitôt pris un vif plaisir à cette distraction inattendue.

Nous avons beau être ennemis jurés le samedi, nous nous entendions bien tout le reste de la semaine. Jeofrey s'est ariné à son tour d'une épingle et il a lui aussi entrepris le dressage du prisonnier. Du même coup, le jeu est devenu palpitant. Il l'a été encore plus lorsque j'ai pris une feuille pour la diviser en deux camps, et chacun de nous allait tenter de garder l'insecte de son côté.

Ce jeu a duré un bon moment. C'était si intense que l'attention était continue... mais Jeofrey a fini par trouver ce jeu un peu trop désagréable pour ce pauvre grillon. Moi, ça m'amusait grandement.

Et soudain... un formidable coup de férule s'est abattu sur l'épaule de Thomas, puis un autre sur celle de Jeofrey. Au grand divertissement de la classe, la poussière continuait à s'élever de leurs deux vestes pendant quelques instants. Les champions avaient été trop accaparés par leur jeu pour remarquer le silence qui s'était abattu un instant plus tôt sur la classe lorsque le maître, avançant sur la pointe des pieds, était venu se poster derrière eux. Il avait assisté à une bonne partie de la compétition avant d'y apporter son grain de sel.

À midi, dès que j'ai été libre, je rejoins Brigitte et je lui chuchote à l'oreille...

T: " Mets ton chapeau et fais croire que tu rentres chez toi. Quand tu seras arrivée au tournant, laisse partir tes amies et reviens sur tes pas. Moi, je couperais par le chemin creux et je te retrouverais devant l'école. "

...

Ainsi, un peu plus tard, lorsque j'ai retrouvé Brigitte, nous avons l'école tout entière à notre disposition. Nous nous sommes assis sur un banc, une feuille devant nous. J'ai donné mon crayon à Brigitte, et je lui guide la main et nous créons une deuxième maison d'un style surprenant. Après avoir épuisé les émotions artistiques, je nageais dans le bonheur...

B: Aimes-tu les rats ?

T: Non, je les ai en horreur !

B: Moi aussi... quand ils sont vivants. Mais je veux parler des rats morts, de ceux que l'on fait tourner autour de sa tête avec une ficelle...

T: Non, morts ou vivants, je n'aime pas les rats.

Moi, ce que j'aime, c'est le chewing-gum...

B: Moi aussi ! Je voudrais bien en avoir en ce moment...

T: C'est vrai ? Moi, j'en ai. Je vais t'en donner, mais il faudra me le rendre...

...

Comme c'était agréable !

On s'est mis à mâcher alternativement le même morceau de gomme tout en nous dandinant sur le siège pour mieux manifester notre plaisir...

T: Es-tu déjà allée au cirque ?

B: Oui, et j'y retournerai avec papa si je suis bien sage.

T: Moi, j'y suis allé trois ou quatre fois... Au cirque, ce n'est pas comme à l'église, il y a toujours quelque chose à regarder. Quand je serai grand, je deviendrai clown...

B: Oh !, quelle bonne idée ! Les clowns sont si beaux avec leur costume !

T: Je pense bien. Et puis, ils gagnent de l'argent gros comme eux. Dis-moi, Brigitte, n'as-tu jamais été fiancée ?

B: Qu'est-ce que c'est que ça ?

T: Eh bien, as-tu été fiancée pour te marier ?

B: Non...

T: Ça te plairait ?

B: Je crois que oui. Je n'en sais rien. Comment fait-on ?

T: Il suffit de dire à un garçon qu'on ne se mariera jamais, jamais qu'avec lui. Alors, on s'embrasse et c'est tout. C'est à la portée de tout le monde...

B: S'embrasser ? Pourquoi s'embrasser ?

T: Parce que, tu sais, c'est pour... euh... tout le monde fait ça...

B: Tout le monde ?

T: Bien sûr ! Tous ceux qui s'aiment. Tu te rappelles ce que j'ai écrit sur le papier ?

B: Euh... oui...

T: Qu'est-ce que c'était ?

B: Je ne te le dirai pas...

T: Faut-il que ce soit moi qui te le dise ?

B: Euh... oui... mais une autre fois...

T: Non, maintenant...

B: Non, pas maintenant... demain...

T: Oh !, non, maintenant. Je t'en supplie, Brigitte.

Je te le dirai tout bas...

...

Brigitte hésite. Je prends son silence pour une acceptation. Je lui chuchote doucement à l'oreille ce que je voulais lui dire...

T: " Je t'aime... "

...

T: Et maintenant, c'est à toi à dire la même chose...

...

Elle hésite un peu...

B: Tourne la tête pour ne pas me voir et je le dirai.

Mais il ne faudra en parler à personne.

Promis, Tom ?

T: Promis ! Alors, Brigitte ?

...

Je tourne la tête.

Elle se penche timidement, si près que son souffle agitait un instant les boucles de cheveux, et elle murmure...

B: " Je t'aime ! "

Alors elle se lève d'un bond et galope autour des pupitres. Thomas se lance à sa poursuite.

Enfin, elle va se réfugier dans un coin et ramène son tablier blanc sur son visage.

Je m'approche d'elle et je la prends par les épaules...

T: Maintenant, Brigitte, il ne manque plus que le baiser.
N'aie pas peur, c'est rien du tout...

...

Tout en parlant, je lui ai lâché les épaules et j'ai tiré sur son tablier. Brigitte a laissé retomber ses mains. Son visage m'est apparu. La course lui avait donné des joues toutes rouges. Je l'embrasse...

T: Ça y est, Brigitte... après ça, tu sais, tu n'aimeras plus jamais que moi et tu n'épouserai jamais personne d'autre que moi. C'est promis ?

B: Oui, Tom. Je n'aimerai jamais que toi et je n'épouserai jamais que toi, mais toi, tu n'aimeras jamais quelqu'un d'autre, non plus ?

T: Évidemment. Évidemment. C'est toujours comme ça. Et quand tu rentreras chez toi ou que tu iras à l'école, tu marcheras toujours à côté de moi, à condition que personne ne puisse nous voir... Et puis dans les réunions, tu me choisiras comme cavalier, et moi, je te choisirai comme cavalière. C'est toujours comme ça que ça se passe quand on est fiancé...

B: Oh !, c'est si gentil !, je n'avais jamais entendu parler de cela...

T: Je t'assure que l'on s'amuse bien. Quand moi et Lorence...

...

Là, j'ai compris avoir fait une gaffe en voyant les grands yeux de Brigitte... et je me suis arrêté, tout confus de mes mots...

B: Oh ! Toi ! Alors, je ne suis donc pas ta première fiancée ?

...

Elle se met à pleurer...

T: Ne pleure pas, Brigitte, je n'aime plus Lorence !

B: Si, si, Toi... tu sais bien que tu l'aimes...

...

J'essaie de la calmer à l'aide de tendres paroles, mais elle m'envoie promener. Alors, mon orgueil m'emporte. Je m'éloigne et je sors dans la cour.

Je reste là un moment, fort mal à mon aise et je regarde sans cesse vers la porte dans l'espoir que Brigitte viendrait à ma recherche.

Comme elle ne le fait pas, je commence à me demander si je n'étais pas dans mon tort. Quoiqu'il m'en coûte, je me décide à retourner auprès de mon amie. Brigitte était toujours dans son coin à sangloter, le visage contre le mur.

Mon cœur me serrait. Je suis resté planté là un moment, ne sachant comment m'y prendre. Et puis, je lui dis en hésitant...

T: Brigitte, je... je n'aime que toi...

...

Mais il n'a pas obtenu d'autre réponse que de nouveaux sanglots...

T: Brigitte... Brigitte, tu ne veux rien me dire ?

...

Je sors de ma poche mon joyau le plus précieux, une boule de cuivre qui, jadis, ornait un chenet de la cheminée. J'avance le bras de façon à ce que Brigitte puisse l'admirer...

T: Tu n'en veux pas, Brigitte ? Prends-la.

Elle est à toi.

...

Brigitte la prend, en effet, mais elle la jette. Alors, je sors de l'école et, bien décidé à ne plus retourner en classe ce jour-là, je me dirige vers les coteaux lointains.

Au bout d'un certain temps, Brigitte s'alarme de l'absence de Thommas. Elle se précipite à la porte. Pas de Tom. Elle fait le tour de la cour, pas de Tom !

Alors, elle lance à pleins poumons...

B: Tom ! Tom, reviens !

...

Elle a eu beau écouter de toutes ses oreilles, aucune réponse ne lui est parvenue. Elle n'avait plus pour compagnon que le silence et la solitude.

Alors, elle s'est assise sur une marche et recommence à pleurer et à se faire des reproches.

Un peu plus tard, elle a dû cacher sa peine devant les écoliers qui revenaient, et accepter la perspective d'un long après-midi de souffrance et d'ennui, sans personne à qui pouvoir confier son chagrin.

. . .

Chapitre 8 : tortures d'esprit

Après avoir quitté l'école, lorsque j'étais certain de m'être écarté des sentiers ordinairement battus par les écoliers, j'ai ralenti mon pas et je m'abandonnais à une sombre rêverie. Je suis arrivé vers un ruisseau et je l'ai franchi à deux ou trois reprises pour satisfaire à cette superstition enfantine selon laquelle un fugitif d'épiste ses poursuivants s'il traverse un cours d'eau.

Une demi-heure plus tard, je disparaissais derrière le château de Madame Douglas, situé au sommet du coteau, et là-bas, dans la vallée, l'école s'estompait au point de ne plus être reconnaissable.

Je pénètre à l'intérieur d'un bois touffu et, malgré l'absence de chemins, je gagne facilement le centre. Je m'assieds sur de la mousse au pied d'un gros chêne.

Il n'y avait pas un souffle d'air. La chaleur étouffante de midi avait même imposé le silence aux oiseaux. La nature entière paraissait frappée de la mort. Seul un pivert faisait entendre, de temps en temps, son martèlement monotone. L'atmosphère du lieu était en harmonie avec mes pensées.

De plus en plus mélancolique, j'appuyais mes deux coudes sur mes genoux et le menton entre les mains, je me laissais emporter par mes méditations. L'existence ne me disait plus rien et j'enviais Jérémie qui nous avait quittés depuis peu.

Comme cela devait être reposant de mourir et de rêver pour l'éternité à l'abri des arbres du cimetière caressés par le vent, sous l'herbe et les fleurettes !

Sommeiller ainsi, ne plus jamais avoir de soucis !

Si seulement, il avait pu laisser derrière lui le souvenir d'un bon élève, il serait parti sans regret.

Et cette fille ? Que lui avais-je donc fait ?

Rien ! J'avais eu les meilleures intentions du monde et elle m'a traité comme un chien. Elle me regretterait un jour... peut-être, lorsqu'il serait trop tard.

Ah !, si seulement je pouvais mourir, ne serait-ce que pour quelque temps !

Cependant, les cœurs juvéniles se refusent à supporter trop longtemps le poids du chagrin.

Peu à peu, je reviens à la vie et à des préoccupations plus terre à terre. Que se passerait-il si je disparaissais mystérieusement ? Que se passerait-il si je traversais l'océan et je gagnerais des terres inconnues pour ne plus jamais revenir ? Qu'en penserait Brigitte ?

Je me souviens alors d'avoir manifesté le désir d'être clown... Pouah ! Quelle horreur !

La vie frivole, les plaisanteries, les costumes pailletés ! Quelle injure pour un esprit qui se mouvait avec tant d'aisance dans l'auguste domaine de l'imagination romanesque. Non, je serais soldat et je reviendrais au pays tout couvert de décorations, de cicatrices et de gloire. Non, mieux que cela. J'irais rejoindre les Indiens. Je chasserais le bison avec eux, je ferais la guerre dans les montagnes, je parcourrais les plaines désertes du Far West !

Plus tard, je deviendrais un grand chef tout couvert de plumes et de tatouages hideux.

Un jour d'été, alors que tous les élèves somnolaient, je ferais mon entrée, en pleine classe, et je pousserais un cri de guerre qui glacerait tous les écoliers d'épouvante et remplirait d'une folle jalousie les yeux de mes camarades.

Mais non, il y avait encore bien mieux. Je serais pirate. C'est ça... pirate !

Maintenant, mon avenir m'apparaissait tout tracé, tout auréolé de hauts faits. Mon nom serait connu dans le monde entier et j'inspirerais aux gens une sainte terreur. Mon navire, L'Esprit des Tempêtes, labourerait les mers d'une étrave glorieuse tandis que son pavillon noir, cloué à la corne du mât, claquerait fièrement au vent.

Alors, à l'apogée de ma gloire, je reviendrais brusquement respirer l'air du pays natal, j'entrerais à l'église de ma démarche hardie, le visage basané, tanné par le souffle du large. Je porterais un costume de velours noir, de hautes bottes à revers, une ceinture crainoisie à laquelle seraient passés de longs pistolets.

Mon coutelas, rouillé à force de crines, me battrait la hanche, une plume ornerait mon chapeau de feutre, et déjà, j'entendais avec délices la foule murmurer à voix basse... " C'est Thomas, le pirate, le pirate noir de la mer des Antilles. "

Oui, c'était décidé.

Ma carrière était toute tracée. Je quitterais la maison de ma tante le lendemain matin. Il me fallait donc commencer tout de suite mes préparatifs. Il fallait réunir toutes mes ressources.

Je sors de ma poche le couteau que l'on m'a offert et je me mets à creuser la terre. J'exhume bientôt un joli petit coffret de bois et, avant de l'ouvrir, je murmure solennellement l'incantation suivante...

T : Que ce qui n'est pas venu, vienne !
 Que ce qui n'est pas parti, reste !

...

Alors je soulève le couvercle. La boîte contenait une seule bille. Ma surprise était à son comble. Je me gratte la tête...

T : Ça, ça dépasse tout !

...

Furieux, je prends la bille, je la lance au loin. Puis je me plonge dans de sombres réflexions. Il y avait de quoi.

Pour la première fois, une formule magique, jugée infailible par mes camarades et moi-même, manquait de produire son effet. Pourtant, lorsqu'on enfouissait une bille dans le sol, après avoir eu soin de prononcer les incantations nécessaires, on était sûr, quinze jours plus tard, de retrouver à côté de cette bille toutes celles que l'on avait perdues au jeu ou en d'autres occasions. Toute ma foi vacillait sur ses bases.

J'avais toujours entendu dire que la formule était infallible. J'oubliais évidemment que je m'en étais servi plusieurs fois sans résultat. Il est vrai que je n'avais pas retrouvé l'endroit où j'avais enterré ma bille.

À force de chercher une explication à ce phénomène, je finis par décréter qu'une sorcière avait dû me jouer un tour à sa façon. Je voulais en avoir le coeur net. Je regarde autour de moi et j'aperçois un petit trou creusé dans le sable. Je m'agenouille, j'approche ma bouche de l'orifice...

T : Scarabée, scarabée, dis-moi ce que je veux savoir !
Scarabée, scarabée, dis-moi ce que je veux savoir !

...

Le sable a remué. Un scarabée tout noir montre le bout de son nez et, pris de peur, disparaît aussitôt au fond de son trou...

T : Il ne m'a rien dit ! C'est donc bien une sorcière qui m'a joué ce tour-là. J'en étais sûr !

...

Sachant qu'il était inutile de lutter contre les sorcières, je renonce à retrouver mes billes perdues, mais je songe à récupérer celle que j'avais jetée dans ce moment d'humeur.

J'ai eu beau fureter partout, mes recherches demeuraient vaines.

Alors je retourne auprès de mon coffret, je sors une bille de ma poche et je la lance dans la direction de la première en disant...

T : Petite sœur, va retrouver ta sœur !

...

Je me précipite alors vers l'endroit où était tombée la bille, mais celle-ci avait dû aller trop loin ou pas assez. Sans me décourager, je répétais deux fois l'opération et j'ai fini par remettre la main sur la première bille. L'autre était à trente centimètres de là. Au même instant, le son aiglet d'une petite trompette d'enfant résonne dans les vertes allées de la forêt.

Aussitôt, je me débarrasse de ma veste et de mon pantalon auquel je tire ma ceinture.

J'écarte des broussailles entassées à côté de la souche pourrie, en j'en sors un arc et une flèche, un sabre de bois et une trompette en fer-blanc et, pieds nus, la chemise au vent, je détale comme un lièvre.

Je m'arrête bientôt sous un grand orme, je souffle dans ma trompette et, dressé sur la pointe des pieds, je regarde à droite et à gauche, avec précaution...

T : Ne bougez pas, mes braves guerriers !

Restez cachés jusqu'à ce que j'embouche ma trompette !

...

Alors, Jeofrey fait son apparition.

Il était aussi légèrement vêtu et aussi puissamment armé que moi...

T: Arrêtez ! Qui ose pénétrer ainsi dans la forêt de Sherwood sans mon autorisation ?

J: Guy de Guisborne n'a pas besoin d'autorisation ! Qui es-tu donc toi qui... qui...

T: Qui oses tenir pareil langage...

J: Oui, toi qui oses tenir pareil langage ?

T: Qui je suis ? Eh bien, je suis Robin des Bois ainsi que ta carcasse branlante ne tardera pas à s'en apercevoir.

J: Tu es donc ce fameux hors-la-loi ? Me voici enchanté de te disputer le droit de passer dans cette belle forêt. En garde !

...

Thominas et Jeofrey saisissent leurs sabres, posent leurs autres armes sur le sol, se mettent en garde et, gravement, commencent le combat. Après quelques passes prudentes " deux pas en avant, deux pas en arrière "...

T: Bon, si tu as saisi le truc, on y va !

...

Et ils y allaient, haletants, inondés de sueur, ils se livraient un assaut acharné...

T: Tombe ! Mais tombe donc ! Pourquoi ne tombes-tu pas ?

J: Non, je ne tomberai pas. C'est à toi de tomber. Tu as reçu plus de coups que moi.

...

T: Ça n'a pas d'importance. Moi, je ne peux pas tomber.
 Ce n'est pas dans le livre. Le livre dit :
 " Alors, d'un revers de son arme, il porte
 au pauvre de Guy de Guisborne un coup mortel. "
 Tu dois te tourner et me laisser porter
 un revers.

...

Forcé de s'incliner devant l'autorité du livre,
 Jeofrey se tourne, reçoit la botte de son ami
 et tombe à terre...

J: Maintenant, laisse-moi te tuer, comme ça,
 on sera quittes...

T: Mais ce n'est pas dans le livre !

J: Eh bien, tu n'as qu'à être le frère Tuck ou Much,
 le fils du meunier. Après, tu seras de nouveau
 Robin des Bois et moi je ferai le shérif de
 Nottingham. Alors, tu pourras me tuer...

...

Cette solution étant des plus satisfaisantes, les deux
 garçons continuent à miner les aventures de Robin
 des Bois. Redevenu proscrit, Thominas se confie
 à la nonne qui, par trahison, ne soigne pas sa blessure
 et laisse tout son sang s'échapper. Finalement, Jeofrey,
 représentant à lui seul toute une tribu de hors-la-loi,
 s'approche de Robin des Bois et remet un arc entre
 ses faibles mains. Alors, Thominas murmure...

T: " Là où cette flèche tombera, vous enterrerez
 le pauvre Robin des Bois... "

...

Sur ce, il tire la flèche et tombe à la renverse.

Il serait mort si dans sa chute il n'avait posé la main sur une touffe d'orties et ne s'était redressé un peu trop vite pour un cadavre.

Les deux garçons se rhabillent, dissimulent leurs armes sous les broussailles et s'éloignent en regrettant amèrement de ne plus être des hors-la-loi et en se demandant ce que la civilisation moderne pourrait bien leur apporter.

Ils déclarent d'un commun accord qu'ils aimeraient mieux être proscrits pendant un an dans la forêt de Sherwood que président des États-Unis pour le restant de leur vie.

...

Chapitre 9 : le cimetière

Ce soir-là, comme tous les soirs, Pauline envoyait Thomas et Sullivan se coucher à neuf heures et demie. Ils récitent leurs prières et Sullivan ne tarde pas à s'endormir. Thomas n'avait nulle envie de l'imiter. Il bouillait d'impatience. À un moment, il a eu l'impression que le jour allait se lever.

La pendule le détrompait en sonnant dix coups. Il en est désespéré. Il aurait aimé faire quelque chose, mais il avait peur de réveiller Sullivan et il a dû rester immobile sur son lit environné de ténèbres.

Peu à peu, le silence se peuplait de faibles bruits. Le tictac de la pendule se fait entendre distinctement. Des meubles se mettent à craquer mystérieusement, bientôt unites par les marches de l'escalier. Des esprits rôdaient sûrement dans la maison.

Un ronflement étouffé montait de la chambre de tante Pauline. Un grillon commençait à grincer sans qu'il soit possible de dire où il se trouvait. Ça devenait agaçant, à la fin. Une bête que l'on appelle "horloge-de-la-mort" grattait le mur tout près du lit de Thomas qui n'a pas pu réprimer un frisson d'angoisse, car cela signifie que ses jours sont comptés.

Au loin, un chien aboyait, un autre lui répondait faiblement de plus loin encore. Thomas était dans les transes.

Néanmoins, le sommeil le gagne et il s'assoupit.

Puis, la pendule a sonné onze heures sans le réveiller.

Un miaulement mélancolique est d'abord venu se mêler à son rêve. Puis une fenêtre qui s'ouvre a troublé son sommeil. Enfin, une voix a crié " Fiche-moi le camp, sale chat ", et une bouteille s'écrasait sur le bucher... et cette fois, il avait les yeux bien ouverts.

Une minute plus tard, habillé en hâte, il enjambe l'appui de la fenêtre et se glisse sur le toit de l'appentis. Il miaule avec précaution à deux ou trois reprises et saute sur le sol. Hendric était là, son chat mort à la main. Les deux gargons s'enfoncent dans l'obscurité.

À onze heures et demie, ils foulaient l'herbe épaisse du cimetière.

C'était un vieux cimetière. Il était accroché au flanc d'un coteau à environ deux kilomètres du village.

La palissade qui l'entourait penchait tantôt en avant, tantôt en arrière, mais n'était jamais droite.

Les mauvaises herbes y régnaient en maîtresses incontestées. Les sépultures anciennes étaient toutes effondrées. Il n'y avait pas une seule pierre tombale, mais des stèles de bois arrondies au sommet et dont les planches mangées des vers oscillaient en équilibre instable sur les tombes.

" À la chère mémoire de Untel ", y lisait-on jadis. Les lettres effacées étaient maintenant presque toutes illisibles, même en plein jour.

Le vent gémissait dans les arbres, et j'étais effrayé, je pensais que c'était peut-être l'âme des morts qui protestait contre cette intrusion nocturne.

Nous n'échangions que quelques mots à voix basse, car l'heure et le lieu nous impressionnaient fortement. Nous découvrons le tertre tout neuf que nous cherchions et nous nous tapissons derrière les troncs de trois grands ormes, à quelques centimètres de la tombe de Williamson.

Alors, nous attendons en silence. Les minutes étaient longues comme des siècles. Le ululement d'un hibou troublait seul le calme angoissant de la nuit. Je n'en pouvais plus. J'avais besoin de parler pour me changer les idées...

T: " Dis donc, Hendric, crois-tu que ça fait plaisir aux morts de nous voir ici ? "

H: Je n'en sais rien. C'est lugubre, ce cimetière...

T: Oui, plutôt...

...

Nous n'avions que cette pensée dans notre tête pendant un long moment, puis...

T: Dis donc, Hendric, crois-tu que Williamson nous entend parler ?

H: Bien sûr. Enfin... c'est son âme qui nous entend.

T: J'aurais dû l'appeler Monsieur, alors, mais ce n'est pas ma faute, tout le monde l'appelait Williamson.

H: Oh !, les morts ne doivent pas faire attention à ces détails...

...

La conversation en restait là. Et je serrais le bras de mon camarade...

T: Hé !...

H: Qu'est-ce qu'il y a, Tom ?

...

Le cœur battant, nous nous sommes blottis l'un contre l'autre...

T: Hé !... Ça recommence. Tu n'as pas entendu ?

H: Je...

T: Tiens ! Tu l'entends maintenant !

H: Oh !, mon Dieu, Tom ! Les voilà qui viennent !
C'est sûr ! Qu'est-ce que nous allons faire ?

T: Je ne sais pas. Tu crois qu'ils vont nous voir ?

H: Oh !, Tom. Ils voient dans le noir tout comme les chats. Je regrette bien d'être venu.

T: N'aie pas peur. Ils ne nous diront rien.

Nous ne faisons rien de mal. Si nous restons tranquilles, ils ne nous remarqueront peut-être même pas.

H: Je vais essayer de ne pas bouger, mais tu sais, Tom, je tremble de la tête aux pieds.

T: Écoute !

...

Nous baissions la tête et nous retenons notre souffle. De l'autre extrémité du cimetière leur parvenaient des murmures assourdis...

T: " Regarde ! Regarde par là !
Qu'est-ce que c'est ? "

...

H: " Un feu follet. Ça vient de l'enfer.
Oh !, Tom, c'est affreux ! "

...

Des silhouettes confuses s'approchent.
L'une d'elles tenait à la main une vieille lanterne qui
criblait le sol de petites taches lumineuses...

H: " Pour sûr, ce sont les diables... Il y en a trois.
Seigneur, notre compte est bon. Tu sais
tes prières ? "

T: " Je vais essayer de les réciter, mais n'aie pas
peur, ils ne nous feront pas de mal. Maintenant,
je vais faire semblant de dormir. Je... "

H: " Hé !... "

T: " Qu'y a-t-il ? "

H: " Hé ! Ce sont des êtres humains ! En tout cas,
l'un des trois est sûrement un homme.
Je reconnais sa voix. C'est le vieux Muff Potter. "

T: " Ce n'est pas possible... "

H: " Si, si, je te jure. Ne bouge pas. Il ne nous verra
pas. Il ne nous verra pas si nous restons tranquilles.
Il est soul, comme par hasard... Ah !, l'animal ! "

T: Entendu, je me tiens tranquille. Tiens, les voilà qui
s'arrêtent... Non, ils repartent. Ça y est !
Ils s'arrêtent à nouveau. Ils doivent chercher
quelque chose. Ils chauffent. Ils gèlent.
Ils chauffent encore. Ils brûlent ! Cette fois,
je crois qu'ils y sont. Dis donc, Hendric ?
J'en reconnais un autre. C'est Jo l'Indien.

H: Il n'y a pas de doute... C'est bien ce satané métis.
J'aimerais encore mieux avoir affaire à un vrai
diable. Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ?

...

Les deux garçons se sont tus, car les étranges visiteurs du cimetière avaient atteint la tombe recherchée et s'étaient arrêtés près des ormes.

" C'est ici ", a fait la troisième silhouette en soulevant sa lanterne, si bien que Thominas et Hendric ont bien reconnu le visage du docteur Robinson.

Muff Potter et Jo l'Indien avaient apporté une sorte de brouette et deux pelles. Ils s'emparent de celles-ci et se mettent à creuser la terre.

Le docteur pose la lanterne à la tête de la tombe et il revient s'asseoir, le dos contre l'un des ormes.

" Pressez-vous ! ", ordonnait le docteur à voix basse.

" La lune peut se montrer d'un moment à l'autre. "

...

Ils grognent une vague réponse puis se remettent à leur long travail monotone. On n'entendait plus que le raclement des pelles qui déversaient leur charge de glaise et de terre. Finalement, l'une des bèches a heurté le cercueil avec un bruit sourd.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes le hissaient à la surface. Ils forcent le couvercle avec leurs pelles, sortent le corps et le laissèrent tomber lourdement sur le sol. Le visage blafard du mort est sorti de son linceul sous le regard de la lune qui venait de se débarrasser d'un nuage.

Muff charge le cadavre sur la brouette, le recouvre d'une couverture, le ficèle et coupe un bout de corde qui pendait à l'aide de son couteau à cran d'arrêt...

Muff: Ça y est, seulement vous allez nous refiler un autre billet, sans quoi, votre cadavre reste en panne...

Jo: C'est comme ça.

Dr: Mais dites donc, qu'est-ce que cela signifie ? Vous m'aviez demandé de payer d'avance et je l'ai fait. Je ne vous dois plus rien !

Jo: Vous ne me devez rien, ça se peut, mais il y a des choses qu'on n'oublie pas. Il y a cinq ans, vous m'avez chassé de la cuisine de votre père parce que j'étais venu demander un bout de pain. Et quand j'ai juré que je me vengerais, votre père m'a fait arrêter pour vagabondage. Vous croyez que j'ai oublié, hein ? Ce n'est pas pour rien que j'ai du sang indien dans les veines. Maintenant, je vous tiens et vous allez me payer ça !

...

Il brandissait son poing sous le nez du docteur. Celui-ci recule et d'un crochet magistral, envoie le métis rouler sur le sol. Muff s'écrie en lâchant son couteau...

Muff: Hé !, ne touchez pas à mon copain !

...

Il s'avance et saisit le docteur à bras-le-corps. Les deux hommes basculent et engagent une lutte farouche.

Les yeux brillants, Jo l'Indien se relève, s'empare du couteau de Potter et, tel un chat aux aguets, il se met à tourner autour des combattants, attendant le moment favorable pour frapper son ennemi.

Le docteur ne tarde pas à avoir le dessus. Il se dégage, empoigne la lourde stèle de bois de Williamson et il s'en sert pour assommer Potter qui tombe au sol. Jo profite alors de l'occasion et plante son couteau dans la poitrine de l'homme.

Le docteur tombe en avant et inonde Potter de son sang. À ce moment, un gros nuage masque la lune et l'obscurité enveloppe cet atroce spectacle, tandis que les deux garçons épouvantés s'enfuient à toutes jambes.

Lorsque la lune réapparaît, Jo l'Indien contemple les deux corps allongés devant lui. Le docteur lui a bredouillé quelques mots, poussant un profond soupir et se tait...

Jo: Notre compte est réglé, maintenant...

...

Il se penche sur le cadavre, vide le contenu de ses poches, met l'arme du crime dans la main de Potter et s'assied sur le cercueil de Williamson. Trois, quatre, cinq minutes passent. Potter s'agite et laisse échapper une sorte de grognement. Sa main se referme sur le couteau. Il en examine la lame et laisse échapper son arme avec un frisson.

Alors, repoussant le corps du docteur, il se dresse sur son séant, regarde autour de lui et aperçoit Jo...

Muff: Seigneur ! Qu'est-ce qu'il s'est passé, Jo ?

Jo: C'est une vilaine histoire... Pourquoi as-tu fait ça ?

Muff: Moi ?, mais je n'ai rien fait !

Jo: Écoute, ce n'est pas en disant que tu es innocent que ça arrangera les choses...

...

Potter se met à trembler et pâlit affreusement...

Muff: Et moi qui me croyais devenu un homme sobre !

Je n'aurais pas dû boire ce soir... Me voilà dans de beaux draps ! Et je ne peux rien me rappeler.

Dis-moi, Jo... sois sérieux... Dis-moi, mon vieux...

C'est vrai que j'ai fait le coup ? Je te jure que je n'en avais pas l'intention. C'est épouvantable...

Un type si jeune, si plein d'avenir...

Jo: Tu lui as sauté dessus. Vous êtes tombés dans l'herbe et vous vous êtes battus. Il s'est dégagé le premier, il a pris la stèle et il t'en a donné un grand coup sur le crâne. Alors, tu t'es relevé en titubant, tu as ramassé ton couteau et tu lui as planté la lame dans la poitrine au moment où il allait te porter un nouveau coup. Maintenant, le voilà raide mort...

Muff: Oh !, je ne savais pas ce que je faisais.

Si c'est moi qui ai fait ça, j'aimerais mieux mourir.

C'est à cause du whisky et de l'excitation, tout ça.

J'aurais je ne m'étais servi d'une arme auparavant.

...

Muff: Tu sais, Jo, je me suis souvent battu, mais toujours avec mes poings. Tout le monde te le dira. Sois un chic type, Jo, garde cette histoire-là pour toi. Dis, mon vieux, tu n'iras raconter cela à personne. On s'est toujours bien entendu, nous deux, hein ? Dis, Jo, tu ne parleras pas !?

...

Le malheureux tombe à genoux devant le meurtrier impassible et joint les mains, implorant...

Jo: Non, je ne dirai rien, Muff. Tu as toujours été très chic avec moi et je ne veux pas te dénoncer. Tu es tranquille, maintenant ?

Muff: Oh !, Jo, tu es un ange !

...

Et Potter se met à pleurer.

- Allons, allons, en voilà assez. Ce n'est pas le moment de pleurnicher. Tu files par ici, et moi par là. Maintenant, pars et ne laisse pas de traces derrière toi...

...

Potter s'éloigne et, une fois sorti du cimetière, il se met à courir...

Jo: S'il est aussi ivre qu'il en a l'air et s'il est aussi abruti par le coup qu'il a reçu, il ne pensera plus à son couteau ou bien, s'il y pense, il n'osera jamais revenir le chercher. Quelle poule mouillée !

...

Quelques instants plus tard, le corps de la victime, le cadavre de Williamson, le cercueil grand ouvert et la tombe béante n'avaient plus pour témoin que la lune. Le calme régnait de nouveau sur le petit cimetière.

. . .

Chapitre 10 : la verrue

Muets d'horreur, Thominas et son ami Hendric avaient pris la fuite vers le village au pas de course. De temps en temps, ils regardaient par-dessus leur épaule pour voir si personne ne les suivait. La moindre souche rencontrée prenait pour eux figure humaine et menaçante, aussi retenaient-ils leur souffle. Comme ils atteignent les quelques premières maisons isolées, les aboiements des chiens de garde arrachés à leur sommeil leur donnent des ailes...

T : Si seulement nous pouvions arriver à l'ancienne tannerie avant d'être à bout de forces !
Je n'en peux plus !

...

Seule lui répond la respiration haletante de Hendric, et les deux garçons poursuivent leur effort les yeux fixés sur leur but. Ils gagnent régulièrement du terrain et franchissent en même temps la porte de l'usine abandonnée. Soulagés, mais épuisés, ils s'allongent sur le sol dans l'obscurité protectrice...

T : " Dis donc, Hendric, comment tout cela va-t-il se terminer ? "

H : Par une bonne petite pendaison si jamais le docteur n'en réchappe pas...

T : Tu crois ?

H : J'en suis sûr...

...

T: Oui, mais qui va prévenir la police ?
Nous ?

H: Tu n'es pas fou ! Suppose que Jo l'Indien ne soit pas pendu pour une raison ou pour une autre, il finira toujours par nous tuer, aussi sûr que nous sommes couchés là !

T: C'est justement ce que je me disais...

H: Si quelqu'un doit parler, il vaut mieux que ce soit Muff Potter. Il est assez ivrogne pour ne pas savoir tenir sa langue...

...

Thominas continuait de réfléchir...

T: Dis donc, Hendric... Muff Potter ne sait rien.
Il ne pourra rien dire...

H: Pourquoi ne sait-il rien ?

T: Parce qu'il avait perdu connaissance quand
Jo a fait le coup...

H: Sapristi ! C'est pourtant vrai !

T: Et puis, il y a autre chose: le docteur l'a peut-être tué avec la stèle...

H: Non, je ne pense pas, Tom. Il avait trop bu.
C'est plutôt ça. Il boit comme un trou. Tu sais, moi, je m'y connais. Quand papa a pris un coup de trop, on pourrait l'assommer avec une cathédrale, ça ne le tuerait pas. C'est lui-même qui le dit.
Forcément, c'est la même chose pour Muff Potter.
En tout cas, j'avoue que s'il avait été à jeun, un coup pareil de stèle l'aurait tué net.

T: Hendric, es-tu vraiment sûr de pouvoir tenir ta langue, toi ?

...

H: Nous sommes bien forcés de ne rien dire, Tom.
Si jamais la police ne prend pas ce diable de métis et si nous ne gardons pas pour nous ce que nous savons, il nous fichera à l'eau et nous noiera comme deux chats. Maintenant, écoute-moi, Tom. Ce que nous avons de mieux à faire c'est de jurer de nous taire quoi qu'il arrive...

T: D'accord. Je crois aussi que c'est ce que nous avons de mieux à faire. Lève la main et dis:
je le jure !...

H: Non, non. Pour une chose comme celle-là, ça ne suffit pas. C'est bon pour les filles de jurer de cette façon: elles, elles finissent toujours par vous laisser tomber, et dès qu'elles sont en colère contre vous, elles disent tout. Non, non, c'est trop important ! Il faut signer un papier. Signer avec notre sang !

...

Thomas trouvait l'idée sublime. Elle s'accordait à merveille avec l'heure, le lieu et les circonstances. Il voit par terre, grâce au clair de lune, un éclat de pin assez propre, sort de sa poche un fragment d'ocre rouge et, coinçant la langue entre ses dents à chaque plein, puis relâchant son effort à chaque délié, il profite d'un rayon de lune pour tracer ces mots:

Hendric Finnigann et Thomas Destranges jurent de tenir leurs langues et souhaitent de tomber raides morts si jamais ils parlent de cette affaire.

Hendric était rempli d'admiration pour la facilité avec laquelle Thomas maniait sa plume improvisée et par l'élégance de son langage.

Ensuite, il prend une épingle fichée dans le revers de sa veste, et allait se piquer le pouce quand Thominas l'arrête...

T: Ne fais pas ça ! C'est une épingle en laiton.

Elle est peut-être couverte de vert-de-gris.

H: Qu'est-ce que c'est que ça, le vert-de-gris ?

T: C'est du poison, voyons. Amuse-toi à en avaler un jour, et tu verras...

...

Thominas prend une aiguille qui lui servait à coudre, et les deux garçons, après s'être piqué le pouce, en font jaillir une goutte de sang. Thominas se presse le doigt à plusieurs reprises et réussit à tracer tant bien que mal ses initiales. Ensuite, il montre à Hendric comment former un H et un F, et le document est achevé.

À grand renfort d'incantations, les deux amis enterrent le morceau de bois tout près du mur.

Cette cérémonie scellait pour eux, désormais, de manière inviolable, les chaînes qui leur liaient la langue.

À l'autre extrémité du bâtiment, une silhouette furtive se glissait dans l'ombre sans éveiller leur attention...

H: Tom, est-ce que cela nous empêchera vraiment de le dire à tout jamais ?

T: Bien sûr. Quoi qu'il arrive, nous devons nous taire, tu le sais !

H: Oui, je crois qu'il le faut.

...

Ils continuent de parler à voix basse pendant un certain temps, puis, à un moment donné, un chien pousse un aboiement lugubre à trois mètres d'eux.

Les deux garçons se serrent l'un contre l'autre comme ils l'avaient fait au cimetière...

T: C'est pour lequel d'entre nous ?

H: Je ne sais pas, regarde par le trou. Vite !

T: Non, vas-y, Hendric...

H: Je t'en prie, Tom. Oh !, il reconnance !

T: Dieu merci ! J'ai reconnu sa voix, c'est Bull !

H: J'aime mieux ça. Je croyais que c'était un chien errant...

...

Le chien se remet à hurler. L'espoir des enfants retombe...

H: Oh !, mon Dieu, ce n'est pas le chien de Harrison.
Je t'en prie, Tom, va voir !

...

Tremblant de peur, Thommas cède et regarde par le trou. Quand il parlait, sa voix était à peine audible...

T: Oh !, Hendric, c'est un chien errant !

H: Vite, Tom, vite ! C'est pour qui ?

T: Ça doit être pour nous deux, Hendric, puisqu'on est ensemble...

...

H: Oh !, Tom, je crois qu'on est fichus. Aucun doute en ce qui me concerne. Je sais où je finirai.
J'ai été trop mauvais...

T: Et moi, donc ! Voilà ce que c'est de faire
 l'école buissonnière, et de désobéir tout le temps.
 J'aurais pu être sage, comme Sulivan, si j'avais
 essayé, mais bien sûr, je ne voulais pas...
 Si jamais j'en réchappe cette fois, je jure que
 je serai toujours fourré à l'école...

...

Et Thomas se met à renifler...

H: Toi, mauvais ! Voyons, Tom, tu es un ange à côté
 de moi. Oh !, Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !,
 je voudrais tellement être à ta place !

...

Soudain, Thomas manque de s'étouffer...

T: Regarde, Hendric, regarde ! Il nous tourne le dos !

...

Hendric, fou de joie, regarde à son tour...

H: Mais, bon sang, c'est vrai ! C'est la première fois ?

T: La première fois aussi. Mais moi, comme un imbécile,
 je n'y avais pas pensé. C'est incroyable, non ?
 Mais alors, pour qui est-il donc venu ?

...

L'aboiement s'interrompt. Thomas dresse l'oreille...

T: Chut ! Tu entends ?

H: On dirait... on dirait des cochons qui grognent.

Non, c'est quelqu'un qui ronfle !

T: Oui, c'est ça. D'où est-ce que ça vient ?

H: Il me semble que c'est à l'autre bout. Tu sais, papa venait dormir ici quelquefois, avec les cochons. Mais lui, quand il ronfle, il soulèverait les montagnes ! Et puis, je crois qu'il est parti pour de bon et qu'il ne reviendra plus jamais au village...

...

L'esprit d'aventure reprenait peu à peu ses droits chez les deux garçons...

T: Hendric, tu me suis, si je passe le premier ?

H: Je n'en ai pas très envie, Tom. Si c'était Jo l'Indien ?

...

Thomas frissonne, mais la tentation d'aller voir est plus forte. Les garçons commencent par s'entendre: ils iraient, mais se sauveraient d'ardere si le ronflement s'arrêtait. Ils se mettent en marche à pas de loup, l'un derrière l'autre. Quand ils sont à cinq pas du dormeur, Thomas marche sur un bâton qui se casse avec un bruit sec. L'homme gémit, s'agite. Un rayon de lune lui effleura le visage: c'était Muff Potter.

Dès qu'il a bougé, les garçons s'étaient figés.

Ils n'en reprenaient pas moins courage. Ils repartent sur la pointe des pieds, passent sous l'auvent brisé, et s'arrêtent un peu plus loin pour se dire au revoir.

Le lugubre aboiement a repris.

Ils se tournent et voient le chien inconnu dressé à quelques pas de Potter, le regard fixé sur lui...

(Ensemble...) : Mon Dieu, c'est pour lui !

...

H: Dis donc, Tom, on dit qu'un chien errant est venu hurler sous les fenêtres des Miller vers minuit, il y a déjà deux semaines, et qu'un hibou s'est posé le même soir sur l'appui de sa fenêtre, et qu'il a chanté. Malgré ça, personne n'est mort dans la famille...

T: Je sais, mais Madame Miller est quand même tombée dans l'âtre et s'est terriblement brûlée le samedi suivant !

H: Elle n'est pas morte, elle va même plutôt mieux...

T: Très bien, mais attends de voir ce qui va se passer. Elle est fichue, aussi sûr que Muff Potter est fichu. C'est ce que disent les protestants, et ils s'y connaissent, Hendric, crois-moi...

...

Puis ils se séparent, absorbés dans de profondes réflexions.

Lorsque Thommas regagne sa chambre par la fenêtre, la nuit tirait à sa fin. Il se déshabille avec d'innombrables précautions et s'endort tout en se félicitant que personne ne se soit aperçu de son escapade. Sullivan ronflait doucement.

...

Lorsque Thommas se réveille, Sullivan était parti. Il avait l'impression qu'il était plus tard qu'il ne pensait et il se demandait pourquoi on n'était pas venu, comme tous les matins, le tarabuster pour le sortir du lit.

Il s'habille en un tournemain. L'âme inquiète, il descend l'escalier et pénètre dans la salle à manger, encore tout engourdi et endolori. Le déjeuner était terminé, mais tout le monde était resté à table.

Il régnait dans la pièce une atmosphère solennelle impressionnante: aucun reproche, mais tous les regards se détournaient de lui. Il s'assied, essaie de paraître gai, mais c'était aller à contrecourant. Il n'obtient ni sourire ni réponse d'aucune sorte. Il essayait de faire de l'esprit, mais le cœur n'y était pas et ses plaisanteries n'éveillent aucun écho. Alors il se tait.

Après le repas, sa tante le prend à part. Thommas se réjouit presque à l'idée de recevoir une correction, mais il n'en est rien. Tante Pauline fond en larmes et lui dit entre deux sanglots que s'il continuait ainsi, elle ne tarderait pas à mourir de chagrin, car tous ses efforts étaient inutiles. C'était pire qu'un millier de coups de fouet.

Thommas pleure lui aussi, demande pardon, promet de se corriger, mais ne parvient ni à obtenir rémission complète de ses péchés ni à inspirer confiance en ses promesses.

Trop abattu pour songer à se venger de Sullivan, il prend tristement le chemin de l'école. En classe, il reçoit un certain nombre de coups de férule pour avoir fait, la veille, l'école buissonnière avec Jeofrey.

Le châtiement le laisse indifférent et il le supporte de l'air de quelqu'un qui a trop de soucis pour s'arrêter à de pareilles bagatelles. Ensuite, il va s'asseoir à son banc et là, les coudes à son pupitre, le menton entre les mains, il pense qu'il avait atteint les limites de la douleur humaine.

Au bout de quelque temps, il sent contre son coude le contact d'un objet dur. Il change de position, prend cet objet, qui était enveloppé dans un papier, et défait le paquet. Il pousse un soupir à fendre l'âme.

Son cœur se brise: le papier enveloppait sa boule de cuivre. C'a été la goutte qui fait déborder la coupe de son amertume.

...

Chapitre 11 : Muff Potter

Sur le coup de midi, l'horrible nouvelle s'est répandue dans le village comme une trainée de poudre. Le maître d'école a même donné congé à ses élèves pour l'après-midi. S'il ne l'avait pas fait, tout le monde l'aurait regardé d'un mauvais oeil.

On avait retrouvé un couteau ensanglanté auprès du cadavre du docteur, et ce couteau avait été identifié: il appartenait à Muff Potter.

Circonstance aggravante pour ce dernier, un villageois attardé l'avait surpris vers les deux heures du matin au bord d'un ruisseau. On avait déjà fouillé tout le village, mais sans succès, pour mettre la main sur le "neurtrier".

Tous les habitants se dirigeaient vers le cimetière. Oubliant ses peines, Thomas s'est joint à eux. Une sorte d'horrible curiosité le poussait. Il se faufila au milieu de la foule et il aperçoit l'effroyable spectacle. Il lui semblait qu'il s'était écoulé un siècle depuis qu'il avait visité ces lieux. Quelqu'un lui pince le bras. Il se retourne et il voit Hendric.

Les deux garçons échangent un long regard. Puis ils ont peur qu'on ne lise leurs pensées dans leurs yeux et ils se séparent, mais chacun était bien trop occupé à échanger ses réflexions avec son voisin pour leur prêter attention.

On disait que c'était un pauvre gars, un pauvre jeune homme, que ça servirait de leçon aux pilleurs de tombe, qu'il sera pendu ou enfermé à vie.

Thomas frissonnait de la tête aux pieds.
Son regard se pose sur Jo l'Indien.
À ce moment, un murmure court dans la foule.
Il était là... Muff Potter... et il allait s'échapper...
il ne fallait pas le laisser partir... quelle audace...

Les gens s'écartent et le shérif apparaît poussant devant lui le pauvre Potter. Des quidams juchés dans les arbres au-dessus de Thomas ont fait remarquer qu'il ne cherchait pas à se sauver.
Il était seulement indécis et perplexe. Il avait le visage décomposé et ses yeux exprimaient l'épouvante.

Lorsqu'il s'est trouvé en présence du cadavre, il s'est mis à trembler et, se prenant la tête à deux mains, il éclate en sanglots...

Muff: Ce n'est pas moi qui ai fait cela, mes amis...
Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher,
ce n'est pas moi...

...: Qui vous accuse ?

...

Une voix avait lancé cette question...
Potter relève la tête et jette autour de lui un regard éperdu. Il aperçoit Jo l'Indien et s'exclame...

Muff: Oh !, Jo, tu m'avais promis de...

Shérif: C'est bien ton couteau ?

...

C'est le shérif qui le lui demandait en lui présentant le couteau. Potter serait tombé si on ne l'avait pas retenu.

Muff: Quelque chose me disait bien que
si je ne revenais pas le chercher...

...

Alors il fait un geste de la main et se tourne vers Jo...

Muff: Raconte-leur ce qui s'est passé, Jo... Raconte...
Maintenant ça ne sert plus à rien de se taire.

...

Muets de stupeur, Thomas et Hendric écoutent le triste personnage raconter à sa manière ce qui s'était passé au cimetière. Ils s'attendaient d'une minute à l'autre à ce que la foudre lui tombe sur la tête pour le punir, mais, voyant qu'il n'en était rien, ils en concluent que le misérable avait vendu son âme au diable et que, en rompant leur serment, ils ne pourraient rien contre lui.

Du même coup, Jo est devenu pour eux l'objet le plus intéressant qu'ils n'aient jamais contemplé, et ils se proposent intérieurement de suivre tous ses faits et gestes, dans la mesure du possible, afin de surprendre le secret de son commerce avec le maître des enfers...

Shérif: Pourquoi n'es-tu pas parti ?

Muff: Je ne pouvais pas faire autrement, je voulais me sauver, mais tout me ramenait ici...

...

Et il s'est remis à sangloter...

Jo l'Indien répétait sous serment sa déclaration précédente, puis il aidait à poser le corps de sa victime sur une charrette. On chuchotait dans la foule que la blessure s'était rouverte et avait saigné un peu.

Les deux garçons espéraient que cet indice allait aiguiller les soupçons dans la bonne direction, mais, encore une fois, il n'en est rien et quelqu'un remarque même...

...: C'est en passant devant Potter que le cadavre a saigné...

...

. . .

Pendant une semaine, Thominas a été tellement rongé par le remords que son sommeil s'en est ressenti et que Sulivan déclarait un matin au petit déjeuner...

S: Tom, tu as le sommeil si agité que tu m'empêches de dormir...

...

Thominas baisse les yeux...

Pa: C'est mauvais signe. Qu'est-ce que tu peux bien avoir derrière la tête, Tom ?

T: Rien, rien du tout, ma tante...

...

Pourtant, les mains de Thommas tremblaient tellement qu'il renversa son café...

S: Et tu rêves tout haut. Tu en racontes des choses !
 L'autre nuit, tu as dit: " C'est du sang, du sang.
 Voilà ce que c'est ! " Tu as dit aussi:
 " Ne me torturez pas comme ça...
 Je dirai tout. "
 Qu'est-ce que tu as donc à dire, hin ?

...

Thommas s'est cru perdu, mais tante Pauline vient inopinément à son secours...

Pa: Je sais bien ce que c'est, moi... C'est cet horrible crime. J'en rêve toutes les nuits, je rêve même quelquefois que c'est moi qui l'ai commis...

...

Sullivan paraissait satisfait.

À la suite de cet incident, Thommas se plaignait pendant une semaine de violents maux de dents, et la nuit, il se bandait la mâchoire pour ne pas parler.

Il n'a jamais su que Sullivan épiait souvent son sommeil et qu'il déplaçait le bandage.

Petit à petit, le chagrin de Thommas s'estompait enfin. Il abandonnait même l'alibi du mal de dents qui devenait gênant. En tout cas, si Sullivan avait appris quelque chose, il le garda soigneusement pour lui.

Après l'assassinat du docteur, c'était la grande mode à l'école de se livrer à une enquête en règle lorsqu'on découvrait un chat mort. Sullivan remarquait que Thommas refusait toujours d'y participer malgré son goût pour les jeux nouveaux.

Enfin, les garçons se fatiguaient de ce genre de distractions et Thommas commençait à respirer.

Tous les jours, ou tous les deux jours, Thommas saisissait une occasion favorable pour se rendre devant la fenêtre grillagée de la prison locale et passer en fraude à "l'assassin" tout ce qu'il pouvait.

La prison était une bâtisse située à l'extrémité du village, et il n'y avait personne pour la garder. En fait, il était rare d'y rencontrer un prisonnier. Ces offrandes soulageaient la conscience de Thommas.

Les gens du village avaient bien envie de faire un mauvais parti à Jo l'Indien pour avoir déterré le cadavre de Williamson, mais il effrayait tout le monde et personne n'osait prendre une initiative quelconque à son égard.

D'ailleurs, il avait pris soin de commencer ses deux dépositions par le récit du combat, sans parler du vol de cadavre qui l'avait précédé. On trouvait plus sage d'attendre avant de porter le procès devant le juge.

...

Chapitre 12 : les malades

Brigitte était malade. Elle ne venait plus à l'école et j'avais tant de regrets que mes préoccupations secrètes passaient au second plan. Après avoir lutté contre mon orgueil pendant quelques jours et essayé vainement d'oublier cette fille, j'ai commencé à rôder le soir autour de sa maison pour chercher à la voir. Je ne pensais plus qu'à Brigitte. Et si elle mourait !?

La guerre, la piraterie n'avaient plus d'intérêt pour moi. La vie me paraissait insipide. Je ne touchais plus ni à mon cerceau ni à mon cerf-volant.

Tante Pauline s'en inquiétait. Elle a entrepris de lui faire absorber toutes sortes de médicaments. Elle était de ces gens qui s'entichent de spécialités pharmaceutiques et des dernières méthodes propres à vous faire retrouver votre bonne santé ou à vous y maintenir.

C'était une expérimentatrice invétérée en ce domaine. Elle était à l'affut de toutes les nouveautés et il lui fallait les mettre tout de suite à l'épreuve. Pas sur elle-même, car elle n'était jamais malade, mais sur tous ceux qu'elle avait sous la main.

Elle souscrivait à tous les périodiques médicaux, elle aidait les charlatans de la phrénologie, et la solennelle ignorance dont ils étaient gonflés était pour elle souffle de vie.

Toutes les sottises que ces journaux contenaient sur la vie au grand air, la manière de se coucher, de se lever, sur ce qu'il fallait manger, ce qu'il fallait boire, l'exercice qu'il fallait prendre, les vêtements qu'il fallait porter, tout cela était à ses yeux parole d'évangile et elle ne remarquait jamais que chaque mois, les nouvelles brochures démolissaient tout ce qu'elles avaient recommandé le mois précédent.

C'était un cœur simple et honnête, donc une victime facile. Elle rassemblait ses journaux et ses remèdes de charlatan et partait comme l'ange de la mort sur son cheval blanc avec, métaphoriquement parlant, " l'enfer sur les talons ".

Mais jamais elle n'a soupçonné qu'elle n'avait rien d'un ange guérisseur ni du baume pour ses voisins.

L'hydrothérapie était en vogue à cette époque et l'abattement de Thominas était une aubaine pour elle. Elle le faisait se lever tous les matins de très bonne heure, l'emmenait sous l'appentis, et là, arrosée d'un seau, le noyait sous des torrents d'eau glacée.

Ensuite, elle le frottait jusqu'au sang pour le ranimer, avec une serviette qui râpait comme une lime, puis l'enveloppait dans un drap mouillé, l'allongeait sous des couvertures et le faisait transpirer jusqu'à l'âme... " pour en faire sortir les taches jaunes ", comme disait Thominas.

Le garçon restait triste comme un corbillard. Elle complétait l'hydrothérapie par un frugal régime de bouillie d'avoine et des emplâtres.

Elle évaluait la contenance de son malade comme elle l'aurait fait d'un bocal, et elle le bourrait chaque jour des pires panacées. Malgré ce traitement, Thominas est devenu de plus en plus mélancolique, pâle et déprimé. Cette fois, tante Pauline a eu recours aux bains chauds, aux bains de siège, aux douches brûlantes et aux plonges glacés.

Thominas subissait son martyre avec une indifférence qui a fini par alarmer l'excellente dame. Il fallait à tout prix découvrir quelque chose qui le tire de son apathie. À ce moment, tante Pauline a entendu parler pour la première fois du Doloricide.

Elle en a aussitôt commandé une ample provision. Elle l'a goûté, et son cœur s'est rempli de gratitude. Ce n'était ni plus ni moins que du feu sous une forme liquide. Tante Pauline a renoncé à l'hydrothérapie et à tout le reste, et elle plaçait toutes ses espérances dans le Doloricide. Elle en a donné une cuillerée à Thominas et elle guettait avec anxiété l'effet produit.

Ses appréhensions se sont évanouies: l'indifférence de Thominas était vaincue. Il n'aurait pas manifesté plus de vitalité si elle avait allumé un brasier sous lui.

Toutes ces médications avaient affaibli ma confiance en moi. Je me sentais las de la vie et je me suis mis à réfléchir sur mon sort pour estimer qu'il était temps de me secouer, car mon existence n'avait plus rien de drôle. J'ai pris le parti du Doloricide pour en redemander, et si souvent que Tante Pauline s'est lassé de s'occuper de moi et de me servir moi-même.

Par mesure de précaution, et comme il s'agissait de Thominas, elle surveillait la bouteille en cachette et, à sa grande satisfaction, elle s'est aperçue que le contenu en diminuait régulièrement. Il ne lui est jamais venu à l'idée que le garnement s'en servait pour soigner une latte malade du plancher du salon.

...

Un jour, j'étais précisément entrain d'administrer au plancher la dose prescrite quand le chat jaune et blanc de ma tante s'est approché de lui en jetant un regard gourmand sur la cuillère de potion...

T: N'en demande pas, si tu n'en veux pas...

...

Le chat m'a fait comprendre qu'il avait bel et bien envie de goûter au breuvage...

T: Tu es bien sûr que ça te plaira ?

...

Il me semblait bien plus qu'intéressé...

T: Bon, je vais t'en donner puisque tu y tiens.

Mais, si tu n'aimes pas ça, tu ne t'en prendras qu'à toi-même.

...

Le chat avait l'air ravi. Je lui ai ouvert la gueule et j'y verse le Doloricide.

Immédiatement, le chat a fait un bond d'un mètre cinquante, poussant un hurlement sauvage, il a filé comme une flèche, tournant autour de la pièce, se heurtant à tous les meubles, renversant quelques pots de fleurs, bref, causant une véritable catastrophe. Non content de cela, il s'est dressé sur ses pattes de derrière, puis il a caracolé autour de la pièce dans un joyeux délire, la tête sur l'épaule et proclamant dans un miaulement triomphant son incomparable bonheur.

Puis il est reparti comme un fou dans toute la maison, semant le chaos et la désolation sur son chemin. Tante Pauline entrain juste à temps pour le voir exécuter quelques doubles sauts périlleux, pousser un dernier et puissant hurra, et s'élancer par la fenêtre en emportant avec lui le reste des pots de fleurs.

Pauline est restée pétrifiée, regardant la scène par-dessus ses lunettes. Thominas était allongé sur le plancher, pouffant de rire...

Pa: Ton, vas-tu me dire ce qui est arrivé à ce chat ?

T: Je n'en sais rien, ma tante !

Pa: Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il est fou.

Qu'est-ce qui l'a mis dans cet état ?

T: Je ne sais pas. Les chats sont toujours comme ça quand ils s'amusent...

Pa: Ah ! Vraiment ?

...

Le ton employé par sa tante a rendu Thominas prudent... Elle se penche. Thominas l'observait avec un intérêt qui augmentait son anxiété.

Il devine trop tard la signification de son geste.
 La cuillère dépassait de dessous le lit.
 Tante Pauline s'en saisit et l'éleva au jour.

Là, ça commençait à sentir le roussi pour moi.
 Elle m'a pris par l'oreille, et je ne pouvais que suivre
 son geste pour me relever...

Pa: Et maintenant, Monsieur...

T: Aouh !

...

Elle m'avait administré un coup sur la tête avec ladite
 cuillère...

Pa: Allez-vous me dire pourquoi vous avez fait prendre
 cette potion au chat ?

T: Parce que j'ai eu pitié de lui, il n'a pas de tante.

Pa: Pas de tante ! Espèce de nigaud. Qu'est-ce que
 cela veut dire ?

T: Des tas de choses ! Parce que s'il avait eu
 une tante, elle l'aurait brulé elle-même.

Elle lui aurait rôti les boyaux sans plus de pitié
 que s'il avait été un garçon...

Pa: Bravo ! C'est là ta conception d'une personne qui
 veut bien veiller sur ta petite personne ?

...

Tante Pauline se sentait brusquement mordue par
 le remords. Ce qui était cruel pour un chat l'était
 peut-être aussi pour un enfant. Elle se radoucit,
 regrettant son geste.

Ses yeux se sont empués de larmes.

Elle m'a alors caressé les cheveux...

Pa: Je voulais te faire du bien, te guérir, mon petit
Toin. Et tu sais que cette médecine t'a vraiment
réussi...

T: Je sais que tu étais remplie de bonnes intentions...
C'est comme moi avec le chat. Je lui ai fait
du bien, moi aussi. Je ne l'ai jamais vu aussi
gai depuis...

Pa: Allez, décampe, Toin, avant que je ne me remette
en colère. Si tu deviens un bon garçon,
je ne te ferai plus prendre de remèdes.

...

J'en étais rassuré. Je me suis levé et je me suis
habillé. Puis je suis parti à l'école, et tenez-vous bien,
je suis arrivé en avance. Et cela s'est produit
régulièrement les jours suivants. Selon ma nouvelle
habitude, j'allais me poster près de l'entrée de la cour
et je refusais de jouer avec mes camarades.
Je leur déclarais être malade, et j'en avais l'air.
J'essayais de prendre une attitude dégagée,
mais mes yeux fixaient obstinément la route.

Un matin, Jeff Thatcher s'approche, ce qui me réjouit.
Je m'arrange pour lui demander d'une manière
détournée des nouvelles de Brigitte, mais l'étourdi ne
mord pas à l'hameçon. Chaque fois qu'une robe
apparaissait au loin, mon cœur se mettait à battre.
Hélas ! chaque fois, il me fallait déchanter.

Puis, plus aucune robe ne se montrait et, de guerre
lasse, je suis allé m'asseoir dans la classe vide pour
y remâcher ma douleur...

Mais alors une autre robe franchit la porte de la cour. Je me suis senti inondé de joie. Je me suis rué dehors. Riant, criant, glapissant comme un Indien, je me précipitais sur ses camarades, je les bousculais, je sautais par dessus une barrière au risque de me rompre les os... puis je pose mes mains sur ma tête pour me livrer aux fantaisies les plus périlleuses que je pouvais imaginer et je ne cessais de regarder de côté Brigitte pour m'assurer qu'elle me voie bien.

Par malheur, elle semblait ne s'apercevoir de rien. Elle ne m'adressa pas le moindre regard. Était-il possible qu'elle n'ait pas remarqué ma présence ?

Je m'approche sans cesser de gambader, de tourner autour d'elle en lançant un cri de guerre, en m'emparant du chapeau d'un élève pour le lancer sur le toit de l'école, puis je force sur un groupe de garçons que j'envoie promener dans toutes les directions et je finis par m'étaler de tout mon long aux pieds de Brigitte que j'ai même failli renverser.

Elle lève le nez vers le ciel et je l'entends murmurer...

B: Peuh ! Il y en a qui se croient très malins...

 Ils sont toujours entrain de faire les imbéciles !

...

Les joues en feu, je me relève...
et je m'éloigne, anéanti.

...

Chapitre 13 : cœur brisé

Ma décision était irrévocable. Rongé par le désespoir, je décidais que je n'avais plus d'amis et que personne ne m'aimait. Un jour, les gens regretteront peut-être de m'avoir poussé sur une voie fatale.
Tant pis pour eux ! Tant pis pour moi !

Je n'avais plus le choix: j'allais désormais mener une vie de criminel.

J'en étais là de mes réflexions quand j'ai entendu tinter au loin la cloche appelant les élèves.

Le cœur brisé, j'étouffe un sanglot. J'aurais, j'aurais plus je n'entendrais ce bruit familier. C'était dur, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Puisque la société me rejetait, je devais me soumettre.
Mais je leur pardonne à tous.

Mes sanglots ont redoublé. Au même moment, mon meilleur ami Jeffrey débouche d'un chemin creux, le regard dur et le cœur plein d'un sombre et vaste dessein. Je m'essuie les yeux sur ma manche et, toujours pleurant à chaudes larmes, je lui annonce ma résolution de fuir les mauvais traitements et l'absence de compréhension des miens pour gagner le vaste monde et ne jamais revenir...

T: J'espère que tu ne l'oublieras pas...

...

Jeofrey était précisément à ma recherche afin de prendre congé avant de s'en aller tenter l'aventure. Sa mère l'avait fouetté pour le punir d'avoir volé de la crème à laquelle il n'avait pas touché.

Il était clair qu'elle en avait assez de son fils et qu'elle ne demandait qu'à le voir partir. Eh bien, puisqu'il en était ainsi, il n'avait qu'à s'incliner devant son désir, en lui souhaitant d'être heureuse et de ne jamais se reprocher d'avoir abandonné son enfant dans cette vallée de larmes.

Tout en marchant, nous avons renouvelé notre serment d'amitié. Nous avons juré de nous considérer désormais comme des frères et de ne jamais nous quitter jusqu'au jour où la mort nous délivrerait de nos tourments.

Alors, on s'est mis à étudier des projets d'avenir. Jeofrey songeait à se faire ermite, à vivre de racines d'arbre et d'eau claire au fond d'une grotte et à mourir sous l'effet conjugué du froid, des privations et du chagrin. Cependant, après avoir entendu mes arguments, il a reconnu qu'une vie de crimes avait ses avantages, et il acceptait de devenir un pirate.

Mes projets avaient bien plus de pouvoir amusant.

À cinq kilomètres en aval, à un endroit où le fleuve a plus d'un kilomètre et demi de large, s'étendait une île longue et étroite, couverte d'arbres. Un banc de sable en rendait l'accès facile et, comme elle était inhabitée, elle constituait un repaire idéal. C'est ainsi que cette île a été acceptée d'enthousiasme.

Aussitôt, nous nous sommes mis en quête de Hendric qui se joint instantanément à nous. Toutes carrières lui paraissant égales dans une troupe de pirates. Ainsi, nous nous séparons après nous être donné rendez-vous au bord du fleuve à minuit sonnant.

Nous avons choisi un endroit solitaire où était amarré un petit radeau dont nous avons l'intention de nous emparer. Chacun devait se munir de lignes et d'hameçons et apporter autant de provisions qu'il pourrait.

Nous ignorions les uns et les autres sur qui s'exerceraient nos criminelles entreprises, mais cela nous était bien égal pour le moment, et nous passons notre après-midi à raconter à qui voulait l'entendre qu'il se produirait bientôt quelque chose de sensationnel au village. La consigne jusque-là était de "se taire et d'attendre".

La journée a passé. Comme toujours, et j'avais une excuse pour Tante Pauline qui était maintenant contente de mon rétablissement.

En fin de soirée, je me prépare au mieux que je peux. J'espérais bien en prendre un maximum, mais ma charge devenait lourde, aussi, je me suis restreint.

Vers minuit, j'arrive au lieu du rendez-vous avec un jambon fumé et d'autres menus objets. Je m'allonge sur l'herbe dure qui recouvrait un petit dôme. Il faisait nuit claire. Les étoiles brillaient. Tout était calme et silencieux. Le fleuve puissant ressemblait à un océan au repos. Je prête l'oreille: aucun bruit. Je siffle doucement.

Un sifflement me répondit, puis un autre.
 Une voix s'élève: " Qui va là ? "

T: Toi, le Pirate noir de la mer des Antilles.
 Et vous, qui êtes-vous ?

H: Hendric, les Mains Rouges, et Jeofrey, la Terreur
 des mers...

...

J'avais trouvé ces noms-là en m'inspirant de
 ma littérature favorite...

T: Parfait, donnez-moi le mot de passe !

...

Les deux ombres lancent en chœur dans la nuit complice
 le mot sinistre: SANG !

Alors je fais dévaler mon jambon et je le suis,
 non sans déchirer mes vêtements et m'écorcher la peau.

T: Aoutch !

...

Il existait un chemin facile et confortable le long de
 la rive, sous la butte, mais il n'offrait pas la difficulté
 et le danger chers aux pirates.

La Terreur des mers avait apporté un gros quartier
 de lard. Les Mains Rouges avait volé une poêle,
 des feuilles de tabac et des épis de maïs pour en faire
 des pipes. Mais aucun des pirates ne fumait
 ni ne chiquait à part lui. Le pirate noir de la mer
 des Antilles dit qu'il était impossible de partir sans feu.

Mon feu était proche de s'éteindre. Nous en profitons. Ensuite, nous partons à la recherche du radeau sur lequel nous avons jeté notre dévolu.

Nous avançons à pas feutrés, la main sur le manche d'un poignard imaginaire et on se transmettait nos instructions à voix basse...

... " Si l'ennemi se montre, enfoncez-lui votre lame dans le ventre jusqu'à la garde. Les morts ne parlent pas. "

Nous savions parfaitement que les hommes du radeau étaient allés boire au village et que nous n'avions rien à craindre. Mais ce n'était pas une raison pour oublier qu'il fallait agir en vrais pirates.

Lorsque nous avons trouvé l'embarcation, nous montons à bord. Hendric s'empare d'un aviron. Jeofrey en fait autant. Le premier se met à l'avant, le second à l'arrière et moi, les bras croisés, les sourcils froncés, je m'installe au milieu du navire et je prends le commandement.

T: Lofez ! Amenez au vent !

H: On lofe, commandant !

J: Droit comme ça !

...: Droit comme ça...

...

Tous ces ordres n'étaient donnés que pour la forme, mais chacun prenait son rôle au sérieux et le radeau avançait sans encombre.

T: Toutes les voiles sont larguées ?

J: On a largué les focs, les trinquettes et les bonnettes.

T: Bon... Larguez aussi les huniers !

H et J: Oh !, hisse ! Oh !, hisse !

T: Allez, mes braves, du courage !

...

T: Bâbord un peu !

H: Bâbord un peu !

T: Droite la barre !

J: Droite la barre !

...

Le radeau dérivait au milieu du fleuve.

Le fleuve n'était pas haut, il y avait donc du courant que sur cinq ou six kilomètres. Plus un mot n'a été prononcé pendant trois quarts d'heure.

Au loin, une ou deux lumières signalaient le village qui dominait paisiblement au-delà de la vaste et vague étendue d'eau semée d'étoiles.

Le Pirate noir adressa un "dernier regard au pays" où il s'était amusé et surtout où il avait souffert.

Il aurait bien voulu que Brigitte le voie cinglant vers le large, vers le danger et peut-être vers la mort, filant plein vent arrière, un sourire désabusé au coin des lèvres. Les deux autres pirates adressaient, eux aussi, un "dernier regard au pays".

Ils avaient tous assez d'imagination pour allonger dans des proportions considérables la distance qui séparait l'île de la rive habitée.

Leurs rêves d'aventure les accaparaient à tel point qu'ils ont failli dépasser leur but. Ils s'en sont aperçu à temps, et rectifient la position et, ils s'échouent enfin sur le banc de sable à la pointe de l'île.

Nous débarquons aussitôt les divers articles que nous avions emportés. Une vieille toile à voile était restée sur le radeau. Nous nous en servions pour abriter nos provisions. Nous décidons de coucher à la belle étoile, comme il convenait à des hors-la-loi.

Grâce à nos tisons, nous allumons un feu à la lisière de la forêt et nous faisons frire du lard dans la poêle. C'était beau de faire ripaille à l'orée d'une forêt vierge, sur une île déserte, loin des hommes.

Nous déclarons d'un commun accord que nous romprons à jamais avec la civilisation. Les hautes flammes illuminaient nos visages, jetaient des vives lueurs sur les grands troncs qui nous entouraient comme les piliers d'un temple, et qui faisaient luire les feuillages vernissés et leurs festons de lianes.

Après avoir englouti le dernier morceau de lard et notre dernière tranche de pain de maïs, nous nous allongeons sur l'herbe. Nous étions enchantés de la tournure que prenaient les événements. Nous aurions pu trouver un endroit plus frais, mais pour rien au monde nous n'aurions voulu nous priver de l'attrait romantique d'un beau feu de camp...

J: On s'amuse drôlement, hin ?

T: C'est génial ! Que diraient les copains s'ils nous voyaient ?

J: Tu parles ! Ils mourraient d'envie d'être ici, tu ne crois pas Hendric ?

H: Si... de toute façon, ça me va cette vie-là.

En général, je ne mange jamais à ma faim, et puis, ici, personne ne viendra m'embêter...

- T: Ce que j'apprécie, c'est que je ne serai pas obligé de me lever de bonne heure le matin pour aller en classe. C'est rudement chouette.
Je ne me laverai pas si je n'en ai pas envie et je n'aurai pas à faire un tas d'imbécilités comme à la maison. Tu comprends, Jeofrey, un pirate n'a rien à faire quand il est à terre, tandis qu'un ermite doit prier tout le temps.
Ce n'est pas drôle...
- J: Oui, je n'avais pas pensé à cela. En tout cas, maintenant que j'y ai goûté, le métier de pirate me tente beaucoup plus...
- T: Tu comprends, ce n'est plus comme autrefois. Les gens se moquent des ermites aujourd'hui. Les pirates, c'est différent. On les respecte toujours. Et puis les ermites doivent dormir dans des endroits impossibles, se mettre un sac de cendres sur la tête, rester sous la pluie, et...
- H: Tu peux être sûr que je ne ferais pas ça !
- J: Alors qu'est-ce que tu ferais ?
- H: Je ne sais pas, mais pas ça.
- J: Tu serais pourtant bien obligé. Tu ne pourrais pas faire autrement.
- H: Je ne pourrais pas le supporter et je me sauverais.
- T: Tu te sauverais ! Eh bien, tu ferais un bel ermite. Ce serait la honte !
- H: Pourquoi se mettent-ils des cendres sur la tête ?
- T: Je n'en sais rien, mais ils sont obligés. Ils le font tous. Toi comme les autres, si tu étais ermite...

...

Mains Rouges n'a pas répondu.
Il avait mieux à faire.

Après avoir évidé un épi de maïs, il y ajustait maintenant une tige d'herbe folle et le bourrait de tabac. Il approche un tison du fourneau de son cigare, aspire et renvoie une bouffée de fumée odorante. Les deux autres pirates l'admirent en silence, bien résolus de bientôt se livrer eux aussi au même vice. Tout en continuant de fumer...

H: Dis donc, Tom, qu'est-ce que les pirates ont à faire ?

T: Ils n'ont pas le temps de s'ennuyer, je t'assure. Ils prennent des bateaux à l'abordage, ils les brûlent, ils font main basse sur l'argent qu'ils trouvent à bord, ils l'eminent dans leur île et l'enfouissent dans des cachettes gardées par des fantômes, ils massacrent tous les membres de l'équipage, ils... oui, c'est ça, ils les font marcher sur une planche et les précipitent dans l'eau...

J: Et ils emportent les femmes sur l'île...
Ils ne tuent pas les femmes.

T: Non, ils ne tuent pas les femmes. Ils sont trop nobles ! Et puis, les femmes sont toujours belles.

J: Et ils ne portent que des habits magnifiques, tout couverts d'or et de diamants !

H: J'ai bien peur de ne pas être habillé comme il faut pour un pirate, mais je n'ai que ces habits-là à me mettre...

T: Rassure-toi, nous ne ferons pas long pour être vêtus comme des princes dès que nous nous serons mis en campagne...

...

Ses haillons suffiront pour commencer, car il faut bien commencer... bien qu'il soit de règle pour les pirates de débiter avec une garde-robe appropriée.

Peu à peu, la conversation tombe et le sommeil commence à peser sur les paupières des jeunes aventuriers. Mains Rouges laisse échapper sa pipe et ne tarde pas à s'endormir du sommeil du juste. La Terreur des mers et le Pirate noir de la mer des Antilles ont plus de mal à trouver le repos. Comme personne n'était là pour les y contraindre, ils négligent de s'agenouiller afin de réciter leurs prières, mais n'oublient pas d'invoquer mentalement le Seigneur, de peur que celui-ci ne les punisse d'une manière ou d'une autre de leur omission.

Ils auraient bien voulu s'assoupir, mais leur conscience était là pour les tenir éveillés malgré eux. Petit à petit, ils en arrivent à penser qu'ils avaient eu tort de s'enfuir. Et puis, ils n'avaient pas que cela à se reprocher. Ils s'étaient bel et bien rendus coupables en emportant un jambon et un quartier de lard. Ils ont beau se dire qu'ils avaient maintes et maintes fois dérobé des pommes ou des gâteaux, ils sont forcés de reconnaître que ce n'était là que du "chapardage" et non pas du vol qualifié. D'ailleurs, il y avait un commandement là-dessus dans la Bible.

Afin d'apaiser leurs remords, ils décident de ne jamais souiller leurs exploits de pirates par des vols de ce genre. Leur conscience leur accorde une trêve et, plus tranquilles, ils finissent par s'endormir.

...

Chapitre 14 : les pirates

Lorsque Tom se réveille, il se demande où il était. Il s'assied, se frotte les yeux, regarde tout autour de lui et il comprend aussitôt. Le jour pointait. Il faisait frais et bon. Un calme délicieux enveloppait les bois. Pas une seule feuille ne remuait, pas un bruit ne troublait la grave méditation de la nature.

L'herbe était couverte de gouttes de rosée. Le feu, allumé la veille, n'était plus qu'une épaisse couche de cendres blanchâtres d'où s'échappait un mince filet de fumée bleue. Jeofrey et Hendric dormaient encore. Dans les bois, un oiseau se met à chanter. Un autre lui répond et les piverts commencent à marteler l'écorce de leur bec.

La buée grise du matin devenait de plus en plus ténue et, à mesure qu'elle se dissipait, les sons se multipliaient et la vie prenait possession de l'île. La nature qui sortait du sommeil proposait ses merveilles à la rêverie de Thominas. Un petit ver couleur de mousse est venu ramper sur une feuille voisine couverte de rosée. Il projetait en l'air, de temps à autre, les deux tiers de son corps, "reniflait alentour", puis repartait.

Quand le ver s'est approché de lui, il est resté d'une immobilité de pierre. L'espoir en lui allait et venait, au gré des hésitations de la minuscule créature.

Après un pénible moment d'attente, où son corps flexible est resté en suspens, elle se décide enfin à entamer un voyage sur la jambe de Thominas.

Il en était ravi, et cela signifiait qu'il aurait bientôt un rutilant uniforme de pirate ! Survient alors une procession de fourmis qui allaient à leurs affaires.

L'une d'elles attaque vaillamment une araignée morte, cinq fois grosse comme elle, et parvient à la hisser tout en haut d'un tronc. Une coccinelle mouchetée de brun se lance dans l'ascension vertigineuse d'un brin d'herbe. Thominas se penche vers elle et murmure...

T: " Coccinelle, coccinelle, rentre vite chez toi...
Ta maison brule et tes enfants sont seuls... "

...

Aussitôt, elle s'envole à tire-d'aile pour aller vérifier la chose. Thominas n'en est pas autrement surpris, car il connaissait depuis longtemps la crédulité de ces insectes quand on leur parle d'incendie.

Il en avait souvent abusé. Puis, c'est un bousier qui passe, arc-bouté sur sa boule. Thominas le toucha pour le voir rentrer ses pattes et faire le mort.

Les oiseaux menaient déjà un tapage infernal.

Un merle vient se jucher sur une branche, juste au-dessus de Thominas, et il semble prendre un vif plaisir à imiter les autres habitants de la forêt.

Un geai au cri strident zèbre l'air de sa flamme bleue, s'arrête sur un rameau, presque à portée de sa main, et, la tête penchée sur l'épaule, dévisage les étrangers avec une intense curiosité.

Une galopade annonce un écureuil gris et une grosse bête du genre renard, qui s'arrêtent à plusieurs reprises pour examiner les garçons et leur parler dans leur jargon, car ces petits animaux sauvages n'avaient probablement jamais vu d'êtres humains et ils ne savaient pas trop s'il fallait avoir peur ou non.

Tout ce qui vivait était maintenant parfaitement réveillé. Les rayons obliques du soleil levant traversaient le feuillage touffu des arbres et quelques papillons se sont mis à voleter de droite et de gauche.

Thomas a secoué ses deux camarades. Ils sont vite sur pied. Un instant plus tard, les pirates, débarrassés de leurs vêtements, gambadaient et folâtraient dans l'eau limpide d'une lagune formée par le banc de sable.

Sur la rive opposée, on apercevait des maisons, mais les garçons n'éprouvaient nul regret d'avoir quitté ce lieu. Pendant la nuit, le niveau du fleuve était monté et un remous avait entraîné à la dérive le radeau sur lequel les aventuriers avaient effectué leur première traversée. Ils se réjouissent fort de cet incident. C'était comme si l'on avait définitivement coupé le pont qui les reliait encore à la civilisation.

Rafraichis, débordant de joie et mourant de faim, ils retournent au campement et raniment le feu.

Hendric découvre non loin de là une source d'eau claire. Les garçons ramassent de larges feuilles de chêne et d'hickory dont ils se font des tasses.

Note: l'hickory est une sorte de noyer.

Après s'être désaltérés, ils déclarent que l'eau de source remplaçait avantageusement le café.

Jeofrey se met en devoir de couper quelques tranches de lard. Tom et Hendric le prièrent d'attendre un peu avant de continuer sa besogne, puis, animés de lignes, ils se rendent au bord de l'eau.

Ils sont presque aussitôt récompensés de leur idée. Quand ils rejoignent Jeofrey, ils étaient en possession de quelques belles perches et d'un poisson-chat, de quoi nourrir une famille tout entière. Ils font frire les poissons avec un morceau de lard et ils sont stupéfaits du résultat, car jamais un tel plat ne leur avait semblé meilleur.

Ils ne savaient pas que rien ne vaut un poisson d'eau douce fraîchement pêché quand il est cuit instantanément, et ils réfléchissent peu à la merveilleuse combinaison culinaire que composent un peu de vie en plein air, un soupçon d'exercice... et l'appétit de la jeunesse !

Après ce déjeuner, Thomas et Jeofrey se reposent quelque temps tandis que Hendric fume à nouveau une pipe, puis ils décident de partir en exploration dans le bois. Ils marchent d'un pas allègre, enjambant les troncs d'arbres, écartant les broussailles, se faufilant entre les seigneurs de la forêt enrubannés de lianes. De temps en temps, ils rencontraient une minuscule clairière tapissée de mousse et fleurie à profusion.

Au cours de leur expédition, beaucoup de choses les amusaient, mais rien ne les étonnait vraiment.

Ils découvrirent que l'île avait cinq kilomètres de long sur huit ou neuf-cents mètres de large et qu'à l'une de ses extrémités, elle n'était séparée de la rive que par un étroit chenal d'à peine deux-cents mètres.

Comme ils se baignaient environ toutes les heures, ils ne revenaient au camp que vers le milieu de l'après-midi. Ils avaient trop faim pour se donner la peine de prendre du poisson. Ils se coupent donc de somptueuses tranches dans le jambon de Thominas, après quoi ils s'installent à l'ombre pour bavarder.

Cependant, la conversation ne tarde pas à tomber. Le calme, la solennité des grands bois, la solitude commencent à peser sur leurs jeunes esprits.

Ils se sont mis à réfléchir, puis se laissent emporter par une rêverie empreinte de mélancolie qui ressemblait fort au mal du pays. Hendric les Mains Rouges, lui-même, songeait aux murs et aux portes bien closes qui jadis, dans son autre vie, lui servaient d'abri pendant la nuit. Néanmoins, tous avaient honte de leur faiblesse et aucun n'a été assez courageux pour exprimer tout haut ce qu'il pensait.

Depuis un moment, les garçons avaient distingué au loin un bruit indistinct auquel, tout d'abord, ils n'avaient pas prêté attention. Mais maintenant, le bruit se rapprochait et les aventuriers échangent des regards inquiets. Il y a eu un long silence, rompu soudain par une sorte de détonation sourde...

J: Qu'est-ce que c'est ?

T: Je me le demande...

H: Ce n'est sureinent pas le tonnerre, parce que
le tonnerre...

T: Écoutez ! Écoutez donc, au lieu de parler !

...

Ils attendent en retenant leur souffle et, de nouveau,
la même détonation assourdie se fait entendre...

H: Allons voir !

...

Ils se lèvent tous trois et se précipitent vers la rive
qui faisait face au village. Ils écartent
les broussailles et parcourent le fleuve du regard.

À deux kilomètres du village, un petit bateau dérivait
avec le courant. Le pont était noir de monde.

De nombreux petits canots l'entouraient, mais les gargons
n'ont pas pu se rendre compte de ce qui s'y passait...

T: Je sais ce que c'est maintenant !

J: Quoi donc ?

T: Quelqu'un s'est noyé !

H: Oui, c'est ça... on a fait la même chose l'été dernier
quand Bill Turner s'est noyé...

J: Oui, je m'en souviens, maintenant...

T: Qui donc peut s'être noyé ?

J: Sapristi !, je voudrais bien être de l'autre côté
de l'eau...

H: Moi aussi, je donnerais n'importe quoi pour savoir
qui l'on recherche...

...

Les garçons observaient les évolutions du bateau.
Soudain, une idée lumineuse traverse l'esprit de
Thominas...

T: Hé !, les amis ! Je sais qui s'est noyé. C'est nous !
...

Au même instant, les trois garnements se sentent devenir
des héros. Quel triomphe pour eux !
Ils avaient disparu, on les pleurait !
Des cœurs se brisaient, des larmes ruisselaient !
Des gens se reprochaient d'avoir été trop durs
avec eux !
Enfin, tout le village devait parler d'eux !

Ils étaient célèbres. En somme, ce n'était pas
si désagréable d'être pirate.

Au crépuscule, le bateau a repris son service et
les embarcations qui lui avaient fait escorte ont disparu.
Les pirates retournent à leur camp. Ils étaient fous
d'orgueil et de plaisir. Ils ont pris du poisson pour le
manger pour leur repas et ils se demandaient ce que
l'on pouvait bien penser de leur disparition au village.

La détresse de leurs parents et de leurs amis leur est
un spectacle bien doux à imaginer, mais, lorsque la nuit
tombe, leur entrain tombe lui aussi.

Thominas et Jeofrey ne pouvaient s'empêcher de penser
à certaines personnes qui ne devaient surement pas
prendre leur équipée avec autant de légèreté.
Le doute les saisit, puis l'inquiétude et ils se sentaient
un peu malheureux et soupiraient malgré eux.

Au bout d'un certain temps, Jeofrey tâte le terrain...

J: Dites, les amis, que pensez-vous d'un retour
à la civilisation ? Pas tout de suite,
bien sûr, mais...

T: Non, on est trop bien ici !

H: Serais-tu une poule mouillée, Jeofrey ?

J: Non... mais...

...

Il faisait nuit. Hendric ronflait et Jeofrey l'imitait.
Thomas se lève sans bruit et il s'approche du feu.
Il ramasse un morceau d'écorce, le cassa en deux,
sort de sa poche son petit fragment d'ocre rouge
et se met à gribouiller quelque chose.

Ensuite, il roule l'un des deux morceaux d'écorce,
l'enfouit dans sa poche, et il va déposer l'autre dans
le chapeau de Jeofrey. Dans ce même chapeau,
il place certains trésors d'écolier, d'une valeur
pratiquement inestimable: un morceau de craie, une balle
en caoutchouc, trois haraçons et une bille d'agate.
Alors, il s'éloigne sur la pointe des pieds.
Quand il est bien sûr qu'on ne pouvait plus l'entendre,
il prend sa course dans la direction du chenal.

...

Chapitre 15 : des remords

Arrivé au chenal, Thommas patauge dans les eaux basses en direction de la rive. Il avance tant bien que mal, puis il se met à nager de biais pour lutter contre la force du courant, mais il est quand même déporté, beaucoup plus vite qu'il ne l'aurait cru.

Il atteint la rive, cherchant un endroit accessible, et sort de l'eau.

Il met la main à sa poche, constata que le morceau d'écorce y était toujours et, les vêtements ruisselants, il commence à suivre la berge. Un peu avant dix heures, il arrive en face du village, à un endroit découvert. Les étoiles brillaient. Tout était silencieux.

Il se dissimule en cherchant des informations, mais il n'entend rien. Alors, il s'en va en direction de la maison de Tante Pauline.

Il escalade la palissade, puis il s'approche à pas de loup de la fenêtre du salon encore éclairée.

Dans la pièce, tante Pauline, Sullivan et la mère de Jeofrey étaient réunis et bavardaient.

Tom s'approche, il arrive à soulever le loquet pour écouter les conversations... Elles avaient à redire sur les agissements des garçons, mais ils étaient tout de même gentils malgré toutes leurs bêtises d'enfants.

Sullivan aurait été plus camarade si Thommas avait été plus gentil avec lui.

Thomas sentait le regard de sa tante, bien qu'il soit incapable de le voir...

Pa: Sullivan !, pas un mot contre mon Tom maintenant qu'il n'est plus. Dieu aura soin de lui, ne t'inquiète pas. Oh !, Madame Harper, je ne pourrai jamais m'en remettre. Ce garçon était un tel réconfort pour moi. Il avait beau me faire enrager...

Ma: Le Seigneur te l'a donné, le Seigneur te l'a repris. Que le nom du Seigneur soit béni ! Mais c'est dur... Je le sais... Tenez, dimanche dernier, mon Jeofrey m'a fait partir un pétard sous le nez et je l'ai battu... Si j'avais su... je l'aurais embrassé...

Pa: Ah !, oui, Madame Harper, je vous comprends, allez ! Mon Tom a fait boire du Doloricide au chat, qui a failli tout casser dans la maison. Alors, Dieu me pardonne, j'ai donné un coup sur sa tête. Pauvre, pauvre petit ! Mais il est mort, maintenant, il ne souffre plus. Les derniers mots que je lui ai entendu prononcer, c'était pour me reprocher...

...

J'étais si apitoyé sur mon propre sort que j'en avais les larmes aux yeux. Je les entendais pleurer et dire de temps en temps quelque chose de très gentil sur mon compte. Je commence même à avoir une plus haute opinion de moi-même qu'auparavant.

Soudain, j'éprouve une envie irrésistible d'entrer et de sauter au cou de ma tante... mais l'effet que cela produirait serait sans doute plus inconnu.

Je me devais de résister à cette tentation qui, au fond, partait d'un bon cœur. Je continue donc à suivre la conversation et je finis par reconstituer ce qui s'était passé depuis mon départ.

On avait d'abord pensé que nous nous étions noyés en nous baignant, puis on s'était aperçu de la disparition du petit radeau, et certains écoliers ont raconté que moi et mes amis leur avions confié qu'il allait y avoir quelque chose de "sensationnel".

Les gens sages recueillaient tous ces renseignements et en concluaient que nous avions fait une fugue en radeau et qu'on nous retrouverait au prochain village.

Cependant, vers midi, on avait découvert le radeau tout seul échoué à une dizaine de kilomètres en aval, et on avait tout de suite pensé que nous nous étions noyés, sans quoi la faim nous aurait ramenés depuis longtemps chez nous.

Les recherches que l'on avait entreprises d'ans l'après-midi étaient demeurées vaines, parce que nous avions dû disparaître au beau milieu du fleuve. Si nous étions tombés à l'eau non loin de la rive, nous serions tous trois assez bons nageurs pour nous sauver. C'était mercredi soir. Si l'on ne retrouvait rien d'ici dimanche, il fallait renoncer à tout espoir et célébrer l'office des morts.

Cela m'a fait frissonner. Sur ce, les dames s'en vont. J'avais dans ma poche l'écorce que je voulais laisser, mais à cette vue, j'ai hésité.

J'avais le remords d'être parti, d'où ma présence, et là, j'ai le remords d'avoir quitté mes amis.

Je m'en retourne et je m'en vais à l'embarcadère. Je détache un canot et je m'y glisse, puis, à coups de rames prudents, je remonte le fleuve.

Quand j'ai dépassé le village de deux kilomètres environ, je commence la traversée en luttant avec force contre la dérive. Mon calcul est bon, j'arrive à l'île sans encombre. Je m'efforce d'emporter le canoé pour qu'on ne le repère pas. C'était un bateau, et une bonne prise de guerre pour un pirate !

Puis enfin, rassuré, je prends un long repos, tout en me torturant pour rester éveillé. Puis je repars en ligne droite d'un pas lourd de fatigue vers le campement. Je m'accorde à nouveau un instant de repos avant de voir le soleil pointer. Un instant plus tard, je me tenais debout, encore ruisselant, au seuil du camp. J'entends leurs voix...

J: Non, tu sais, on peut se fier à Tom. Il a dit qu'il reviendrait. Il ne nous abandonnera pas. Ce serait déshonorant pour un pirate et il est trop fier pour faire une chose comme celle-là. Quand il nous a quittés, il avait sûrement un plan en tête, mais je me demande ce que ça pouvait bien être...

H: En tout cas, les affaires qu'il a laissées dans ton chapeau nous appartiennent...

J: Pas tout à fait encore, Hendric. Il a écrit sur son message qu'elles seraient à nous s'il n'était pas revenu pour le petit déjeuner...

T: Et me voilà !

...

Quelle surprise je leur ai faite !

Un somptueux petit déjeuner composé de jambon et de poisson est bien vite préparé et, tout en y faisant honneur, je leur narre mes aventures en les embellissant.

Avec un peu de vanité et beaucoup de vantardise, on se retrouve à la fin du conte transformés en héros.

Ensuite, je suis allé m'étendre à l'ombre et j'ai dormi plusieurs heures tandis que mes deux compagnons pirates pêchaient.

...

Chapitre 16 : une vie de pionniers

Nous sommes sur l'île. Après avoir mangé, nous nous amusons sur le rivage. Armés de bâtons, nous grattons le sable en quête d'un quelconque trésor. Faut de quoi que ce soit, nous avons changé de jeu pour gambader et poussant des cris de joie.

Nous nous poursuivons sans fin, abandonnant nos vêtements l'un après l'autre jusqu'à nous retrouver tout nus. De là, nous passons dans l'eau peu profonde du chenal où le courant très fort nous faisait brusquement lâcher pied, ce qui augmentait nos rires.

Puis nous nous aspergeons en détournant la tête afin d'éviter les éclaboussures, et finalement nous nous empoignons, luttant tour à tour pour faire toucher terre à l'autre. Nous sommes tous trois confondus en une seule mêlée, et on ne voit plus que des bras et des jambes tout blancs. Nous ressortons de l'eau, crachant et riant en même temps.

Épuisés, nous courons alors nous jeter sur le sable pour nous y vautrer à loisir, nous en recouvrir, et repartir de plus belle vers l'eau où tout recommence.

Jeofrey et Hendric ont pris un troisième bain.

Je refusais de les suivre, car en quittant mon pantalon, j'avais perdu la peau de serpent qui m'entourait la cheville, et je me demandais comment j'avais pu échapper aux crampes sans la protection de ce talisman.

Mes camarades étaient ensuite de retour, et si fatigués qu'ils s'étendaient sur le sable, chacun de son côté, et ils me laissent tout seul.

Mélancolique, je me suis mis à rêvasser et je me suis aperçu que je traçais le nom de Brigitte sur le sable à l'aide de mon gros orteil. Je l'efface, furieux de ma faiblesse. Mais je l'écrivais malgré moi, encore et encore. J'ai fini par rejoindre mes camarades pour échapper à la tentation. Les trois pirates se seraient fait hacher plutôt que d'en convenir, mais leurs yeux se portaient sans cesse vers les maisons du village que l'on distinguait au loin.

Jeofrey était si abattu, il avait tellement le mal du pays, que pour un rien il s'est mis à pleurer. Hendric n'était pas très gai, lui non plus. Je broyais du noir, cependant je m'efforçais de ne rien en laisser paraître.

J'avais un secret que je ne tenais pas à révéler tout de suite, à moins, bien entendu, qu'il n'y ait pas d'autre solution pour dissiper l'atmosphère de plus en plus lourde. En feignant un entrain qu'il m'était loin d'avoir...

T: Je parie qu'il y a déjà des pirates sur cette île.
 Nous devrions encore l'explorer.
 Il y a certainement un trésor caché quelque part.
 Que diriez-vous, les amis, d'un vieux coffre rempli d'or et d'argent ?

...

Mes paroles ne soulevaient qu'un faible enthousiasme.

J'ai fait une ou deux autres tentatives aussi malheureuses. Jeofrey ne cessait de gratter le sable avec un bâton. Il avait l'air lugubre. À la fin, n'y tenant plus, il murmurait...

J: Dites donc, les amis, si on abandonnait la partie ?
Moi, je veux rentrer à la maison. On se sent trop seuls ici...

T: Mais non, Jeofrey. Tu vas t'y habituer. Songe à tout le poisson que l'on peut pêcher !

J: Je me moque pas mal du poisson et de la pêche. Je veux retourner à la maison...

T: Mais, Jeofrey, il n'y a pas un endroit pareil pour se baigner...

J: Ça aussi, ça m'est égal, j'ai l'impression que ça ne me dit plus rien quand personne ne m'interdit de le faire. Je veux rentrer chez moi...

T: Oh !, espèce de bébé, va ! Je suis sûr que tu veux revoir ta mère...

...

J: Oui, je veux la revoir, et tu voudrais revoir la tienne si tu en avais une. Je ne suis pas plus un bébé que toi !

...

Sur ce, le pauvre Jeofrey commence à pleurnicher...

T: C'est ça, c'est ça, pleure, mon bébé. Va retrouver ta mère. On le laisse partir, n'est-ce pas, Hendric ? Pauvre petit, pauvre mignon, tu veux revoir ta maman ? Alors, vas-y ! Toi, Hendric, tu te plais ici, hein ? Eh bien, nous resterons tous les deux !

...

H: Ou... ou... i...

...

La réponse de Hendric était sans grande conviction...

J: Je ne t'adresserai plus jamais la parole, voilà !

T: Je m'en fiche ! Va, file, rentre chez toi.

On rira bien en te voyant. Tu en fais un joli pirate ! Nous, au moins, nous allons persévérer et nous n'aurons pas besoin de toi pour nous débrouiller...

...

Jeoffrey s'est levé, et il s'est rhabillé.

Malgré ma façon de dire, je ne me sentais pas très bien à l'aise. Je surveillais du coin de l'oeil Jeofrey qui se rhabillait et Hendric, qui suivait ses mouvements, pensif et silencieux.

Puis, Jeofrey s'éloigne sans un mot et entre dans l'eau du chenal. Mon cœur se serre. Je regarde Hendric. Hendric n'a pas pu supporter mon regard et il a tourné sa tête...

H: Moi aussi, je veux m'en aller. On se trouvait déjà bien seuls, mais maintenant, qu'est-ce que ça va être ? Allons-nous-en, Toim...

T: Moi, je ne partirai pas. Tu peux t'en aller si tu veux, moi, je reste...

H: Toim, il vaut mieux que je parte...

T: Eh bien, pars ! Qu'est-ce qui te retient ?

...

Hendric ramasse ses hardes.

H: Tom, je voudrais bien que tu viennes aussi. Allons, réfléchis. Nous t'attendrons au bord de l'eau.

T: Dans ce cas, vous pourrez attendre longtemps !

...

Hendric s'éloigne à son tour, le coeur lourd, et moi, je le suis du regard, partagé entre ma fierté et le désir de les rejoindre. J'espérais un moment que Jeofrey et Hendric s'arrêtent, mais ils continuent d'avancer dans l'eau à pas lents. Alors, je me suis senti soudain très seul et, mettant tout mon orgueil de côté, je m'élançai sur les traces des fuyards en criant...

T: Attendez ! Attendez ! J'ai quelque chose à vous dire !

...

Jeofrey et Hendric s'arrêtent, puis font demi-tour. Lorsque je les ai rejoints, je leur expose mon secret.

D'abord très réticents, ils poussent des cris de joie quand ils ont compris quel était mon projet, et ils m'affirment que, si je leur avais parlé plus tôt, ils n'auraient jamais songé à m'abandonner.

Je leur donne une excuse valable. Ce n'était pas la bonne. J'avais toujours craint que ce secret lui-même ne suffise pas à les retenir près de moi, et j'avais gardé en réserve comme dernier recours.

Nous avons repris nos ébats avec plus d'ardeur que jamais, tout en parlant sans cesse de mon plan génial.

Après le repas, je manifestais le désir d'apprendre à fumer et, Jeofrey ayant approuvé cette nouvelle idée, Hendric nous a confectionné des pipes que nous bourrons de feuilles de tabac.

Jusque-là, nous n'avions fumé que des cigares taillés dans des sarments de vigne qui piquaient la langue et qui n'avaient rien de viril.

Nous nous allongeons, appuyés sur les coudes et, quelque peu prudents, nous commençons à tirer sur nos pipes. Les premières bouffées avaient un goût désagréable et nous donnaient un peu mal au cœur...

T: C'est tout ? Mais c'est très facile. Si j'avais su, j'aurais commencé plus tôt !

J: Moi aussi, c'est vraiment rien...

...

T: J'ai souvent regardé fumer des gens en me disant que j'aimerais bien en faire autant, mais je ne pensais pas y arriver. N'est-ce pas, Hendric ? Hendric peut le dire, Jeofrey, demande-lui !

H: Oui, des tas de fois !

...

J: Moi aussi, sans mentir, des centaines de fois ! Souviens-toi, près de l'abattoir. Tu te rappelles, Hendric ?

H: Oui, c'est vrai. C'est le jour où j'ai perdu une agate blanche. Non, celui d'avant...

T: Tu vois bien, je te le disais, Hendric s'en souvient.

...

- J: J'ai l'impression que je pourrais fumer toute la journée...
- H: Attention ! Après quelques bouffées, tu peux tomber raide !
- T: C'est sûr ! Attention !
- J: Bah !
- T: Oh, si seulement les copains nous voyaient !
- J: Si seulement !
- T: Dites donc, les gars. On tient notre langue et puis, un jour où les autres sont tous là, j'arrive et je demande: " Jeofrey, tu as ta pipe ? Je veux fumer. " Et mine de rien, tu réponds: " Oui, j'ai ma vieille pipe, j'en ai même deux, mais mon tabac n'est pas fameux. " Et j'ajoute: " Oh !, ça va, il est assez fort ! " Alors, tu sors tes pipes, et on les allume sans se presser. On verra leurs têtes !
- J: Mince, ça serait drôle, Tom. J'aimerais bien que ça soit maintenant !
- T: Moi aussi. On leur dirait qu'on a appris quand on était pirates. Ils regretteraient rudement de ne pas avoir été là. Tu ne crois pas ?
- J: Je ne crois pas, j'en suis sûr !

...

Ainsi allait la conversation. Mais bientôt, elle se ralentit, les silences s'allongeaient. On crachait de plus en plus.

Notre bouche se remplissait peu à peu d'un liquide âcre qui arrivait parfois jusqu'à la gorge et nous forçait à des renvois soudains. Nous étions blêmes et fort mal à l'aise. Jeofrey a laissé échapper sa pipe. J'en ai fait autant.

Jeofrey murmure enfin d'une voix faible...

J: J'ai perdu mon couteau, je crois que je vais aller le chercher...

T: Je t'accompagne. Va par là. Moi, je fais le tour derrière la source. Non, non, Hendric, ne viens pas. Nous le trouverons bien tout seuls.

...

Mes lèvres tremblaient avec les effets secondaires du tabac.

Hendric s'est assis et il a attendu une bonne heure. À la fin, comme il s'ennuyait, il est parti à la recherche de ses camarades. Il les trouve étendus dans l'herbe à bonne distance l'un de l'autre. Ils dormaient profondément et, à certains indices, Hendric devinait qu'ils devaient aller beaucoup mieux.

Plus tard, notre repas a été silencieux, et quand Hendric a allumé sa pipe et qu'il nous a proposé de bourner celles des deux autres pirates, nous avons refusé en disant que nous ne nous sentions pas bien et que nous avions dû manger quelque chose de trop lourd.

Vers minuit, Jeofrey s'est réveillé et il a appelé ses amis. L'air était lourd, l'atmosphère oppressante.

Malgré la chaleur, nous nous sommes assis auprès du feu dont les reflets dansants exerçaient sur nous un pouvoir apaisant. Un silence tendu s'est installé.

Au-delà des flammes, tout n'était que ténèbres.

Bientôt, une lueur fugace éclairait faiblement le sommet des grands arbres. Une deuxième plus vive lui succédait, puis une autre. Alors un faible gémissement a parcouru le bois et les garçons ont senti passer sur leurs joues un souffle qui les a fait frissonner, car ils se sont imaginé que c'était peut-être là l'Esprit de la Nuit.

Soudain, une flamme aveuglante creva les ténèbres, éclairant chaque brin d'herbe, découvrant comme en plein jour le visage blafard des trois enfants. Le tonnerre a grondé dans le lointain. Un courant d'air agitait les feuilles et faisait neiger autour d'eux les cendres du foyer.

Un nouvel éclair a brillé, immédiatement suivi d'un fracas épouvantable, comme si le bois venait de s'ouvrir en deux. Épouvantés, ils se serrent les uns contre les autres. De grosses gouttes de pluie se mettent à tomber...

T : Vite, les gars ! Tous à la tente !

...

Ils s'élançèrent dans l'obscurité, trébuchant contre les racines, se prenant les pieds dans les lianes. Un vent furieux ébranle le bois tout entier, faisant tout vibrer sur son passage. Les éclairs succédaient aux éclairs, accompagnés d'incessants roulements de tonnerre. Une pluie diluvienne cinglait les branches et les feuilles.

La bourrasque faisait rage. Les garçons s'interpelaient, mais la tourmente et le tonnerre se chargeaient vite d'étouffer leurs voix.

Cependant, ils réussissent à atteindre l'endroit où ils avaient tendu la vieille toile à voile pour abriter leurs provisions. Transis, épouvantés, trempés jusqu'à la moelle, ils se blottissent les uns contre les autres, heureux dans leur malheur de ne pas être seuls.

Ils ne pouvaient pas parler, car les claquements de la toile les en ont empêchés, même si le bruit du tonnerre s'était apaisé. Le vent redoublait de violence et bientôt, la toile se déchire et s'envole comme un fétu. Les trois garçons se sont pris par la main et ils sont allés chercher un nouveau refuge sous un grand chêne qui se dressait au bord du fleuve.

L'ouragan était à son paroxysme. À la lueur constante des éclairs, on y voyait comme en plein jour. Le vent courbait les arbres. Le fleuve bouillonnait, blanc d'écume. À travers le rideau de la pluie, on distinguait les contours escarpés de la rive opposée.

De temps en temps, l'un des géants de la forêt renonçait au combat et s'abattait dans un fracas sinistre. Le tonnerre emplissait l'air de vibrations assourdissantes, si violentes qu'elles éveillaient irrésistiblement la terreur. À ce moment, la tempête paraissait redoubler d'efforts et les trois malheureux garçons ont eu l'impression que l'île éclatait, se disloquait, les emportait avec elle dans un enfer aveuglant.

Triste nuit pour des enfants sans foyer. Cependant, la bataille s'est achevée et les forces de la nature se sont retirées dans un roulement de tonnerre de plus en plus faible. Le calme se rétablissait.

Encore tremblants de peur, les garçons retournent au camp et s'aperçoivent qu'ils l'avaient échappé belle. Le grand sycamore, au pied duquel ils dormaient d'habitude, avait été atteint par la foudre et gisait de tout son long dans l'herbe.

La terre était gorgée d'eau. Le camp n'était plus qu'un marécage et le feu, bien entendu, était éteint, car les garçons, imprévoyants, comme on l'est à cet âge, n'avaient pas pris leurs précautions contre la pluie.

C'était grave, car ils grelotaient de froid. Ils se répandaient en lamentations sur leur triste sort, mais ils ont fini par découvrir sous les cendres mouillées un morceau de buche qui rougeoyait encore.

Ils s'en vont vite chercher des bouts d'écorce sèche sous de vieilles souches à demi enfouies en terre et, soufflant à qui mieux mieux, ils parviennent à ranimer le feu. Lorsque les flammes pétillent, ils ramassent des brassées de bois mort et ils ont eu un véritable brasier pour se réchauffer l'âme et le corps.

Ils en avaient besoin. Ils se découpaient, après l'avoir fait sécher, de solides tranches de jambon, et festoyaient en devisant jusqu'à l'aube, car il n'était pas question de s'allonger et de dormir sur le sol détrempé.

Dès que le soleil s'est levé, engourdis par le manque de sommeil, les gars sont allés s'allonger sur le banc de sable et ils se sont endormis. La chaleur cuisante du soleil les a réveillés plus tard.

Ils se sont faits à manger, mais, après le repas, ils sont repris par la nostalgie du pays natal. Thominas essayait de réagir contre cette nouvelle attaque de mélancolie, mais les pirates n'avaient envie ni de jouer aux billes ni de nager.

Je rappelais à mes deux compagnons le secret que je leur avais confié et j'ai réussi à les déridier. Profitant de l'occasion, je leur suggère de renoncer à la piraterie pendant un certain temps et de nous transformer en Indiens. L'idée leur a énormément plu.

Nus, nous nous barbouillons de vase bien noire et nous ne tardons pas à ressembler à des zèbres, car nous avons pris soin de nous tracer sur le corps une série de rayures du plus bel effet. Ainsi promus au rang de chefs sioux, nous nous enfonçons dans le bois pour aller attaquer un campement d'Anglais.

Peu à peu, le jeu se modifiait. Représentant chacun une tribu ennemie, nous nous dressons des embuscades, nous nous attaquons les uns sur les autres, on se massacrait et on se scalpait impitoyablement plus d'un millier de fois. C'a été une journée sanglante et, pourtant, une journée magnifique.

Ravis et affaînés, nous regagnons le camp au moment du repas. Une difficulté imprévue se présente alors. Trois Indiens ennemis ne pouvaient rompre ensemble le pain de l'hospitalité sans faire la paix au préalable et, pour faire la paix, il était indispensable de fumer un calumet. Pas d'autre solution: il fallait en passer par là, coûte que coûte. Deux des nouveaux sauvages regrettaient amèrement de ne pas être restés pirates.

Néanmoins, dans l'impossibilité de nous soustraire à cette obligation, nous prenons nos pipes et on se met à tirer vaillamment dessus.

À notre grande satisfaction, nous nous apercevons que la vie sauvage nous avait procuré quelque chose. Maintenant, il nous était possible de fumer sans trop de déplaisir et sans avoir à partir brusquement à la recherche d'un couteau perdu. Plus fiers de cette découverte que si nous avions scalpé et dépouillé les Six Nations, nous fumons nos pipes à petites bouffées et nous passons une soirée excellente.

...

Chapitre 17 : au village

Avec le calme après-midi du samedi, la joie était loin de régner au village. La famille Harper et tante Pauline préparaient leurs vêtements de deuil à grand renfort de larmes et de sanglots. Un silence inhabituel pesait sur toutes les maisons. Les enfants n'avaient aucun goût à jouer, aucun entrain.

Au cours de la journée, Brigitte se surprit à errer dans la cour déserte de l'école, mais ne trouvait rien pour dissiper sa mélancolie...

B: " Oh !, si seulement j'avais gardé sa boule de cuivre... mais je n'ai rien pour me souvenir de lui !

...

Elle s'arrête et regarde l'un des angles de la classe...

B: " C'était ici... Si c'était à recommencer, je ne dirais jamais ce que j'ai dit... Non, pour rien au monde. Mais, maintenant, c'est fini. Il est parti. Je ne le reverrai plus jamais, jamais, jamais... "

Cette pensée lui fendait le cœur et les larmes lui inondaient le visage. Garçons et filles, profitant de leur journée de congé, viennent à l'école comme on va faire un pieux pèlerinage. Ils se mettent à parler de Thommas et de Jeofrey, et chacun désigne l'endroit où il avait vu ses deux camarades pour la dernière fois.

Et ils se querellent pour savoir qui les avait vus le dernier, chacun se disputant ce triste privilège. Quand les témoins ont tranché, les heureux élus ont pris un air d'importance, éveillant autour d'eux l'admiration et l'envie. Un pauvre garçon qui n'avait rien d'autre à proposer est allé jusqu'à dire, avec une fierté manifeste à son souvenir, le fait que Thomas l'avait battu.

Mais cette tentative pour mériter la gloire a été un échec, car la plupart des garçons pouvaient en dire autant, et cela ôtait tout son prix à l'exploit. Le groupe s'éloigne ensuite en évoquant à voix sourde le souvenir des héros disparus.

...

Le lendemain, le glas se met à sonner au lieu du carillon qui conviait d'habitude les fidèles au service. L'air était calme et le son triste de la cloche s'harmonisait parfaitement avec le silence de la nature. Les villageois arrivent un à un. Ils s'arrêtent un instant sous le porche pour échanger à voix basse leurs impressions sur le triste événement.

À l'intérieur de l'église, pas un murmure, pas un chuchotement, rien que le froufrou discret des robes de deuil. Jamais la chapelle n'avait contenu tant de monde. Lorsque tante Pauline a fait son entrée, suivie de Sullivan et de toute la famille Harper, l'assistance entière s'est levée et a attendu debout que les parents éplorés des petits disparus soient assis au premier rang.

Alors, au milieu du silence recueilli, ponctué de brefs sanglots, le pasteur a étendu ses deux mains et il a commencé tout haut à prier. Puis l'assemblée a chanté un hymne étonnant...

Le pasteur a ensuite fait un tableau des vertus, de la gentillesse des jeunes disparus, et des promesses exceptionnelles qu'ils laissaient entrevoir... au point que chaque fidèle présent, conscient de la justesse de ces paroles, se reprochait son aveuglement devant ce qu'il avait pris pour des défauts et des lacunes graves chez ces pauvres garçons.

Le révérend rappelait mille traits qui prouvaient la bonté et la générosité de leur nature. Et tous, en pensant à ces épisodes, regrettaient d'avoir songé à l'époque que tout cela ne méritait que le fouet. Plus le révérend parlait, plus il devenait lyrique. À la fin, l'assistance émue jusqu'au tréfonds de l'âme s'est jointe au chœur larmoyant des parents éplorés et laissait libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Gagné par la contagion, le pasteur mouillait de ses pleurs le rebord de la chaire.

Si les gens avaient été moins accaparés par leur chagrin, ils ont distingué comme une sorte de grincement au fond de l'église. Le pasteur a relevé la tête et il a regardé à travers ses larmes du côté de la porte.

Il a paru soudain pétrifié.

Quelqu'un se retourne pour voir ce qui le troublait tant.

...

Une autre personne a fait de même, et bientôt tous les fidèles, debout et médusés, ont pu voir Thominas qui s'avançait au milieu de la nef, escorté de Jeofrey et de Hendric aussi déguenillés que lui. Les trois morts s'étaient cachés dans un recoin et ils avaient écouté d'un bout à l'autre l'oraison funèbre.

Tante Pauline et les Harper se sont jetés sur leurs enfants retrouvés, les étouffaient de baisers et se répandaient en actions de grâce tandis que le pauvre Hendric, ne sachant que faire, songeait déjà à rebrousser chemin devant les regards peu accueillants.

T: Tante Pauline, ce n'est pas juste. Il faut que quelqu'un se réjouisse aussi de revoir Hendric.

Pa: Mais, voyons, Tom, je suis très heureuse de le revoir, le pauvre petit. Viens, Hendric, que je t'embrasse aussi...

...

Les démonstrations de Pauline n'ont fait qu'augmenter la gêne du garçon. Et tout à coup, le pasteur lance à pleins poumons:

... Béni soit le Seigneur de qui nous viennent tous nos bienfaits... Chantez, mes amis ! ...
Mettez-y toute votre âme !

...

Aussitôt, l'hymne jaillit de toutes les bouches et, tandis que les solives du plafond en tremblaient, Thominas le pirate regarde ses camarades béats d'admiration et reconnaît que c'était le plus beau jour de sa vie.

À la sortie de l'église, les villageois bernés tombent d'accord: ils étaient prêts à se laisser couvrir de ridicule une fois de plus, rien que pour entendre encore chanter l'hymne de cette façon-là.

En fait, ce jour-là, Thominas, selon les sautes d'humeur de tante Pauline, a reçu plus de tapes et de baisers qu'en une année. Il a été incapable de dire lesquels, des tapes ou des baisers, traduisaient le mieux la reconnaissance de sa tante envers le Ciel, et sa tendresse pour son garnein de neveu.

. . .

Chapitre 18 : résurrection et déchirement

Voilà... tel était le grand secret de Thominas. C'était cette idée d'assister à ses propres funérailles qui avait tant plu à ses frères pirates. La coïncidence était grandiose.

Précédemment, le samedi soir, à la nuit, ils avaient traversé le fleuve avec le canoé retrouvé caché par Thominas. Ils avaient abordé à quelques kilomètres en amont du village et, après avoir dormi dans les bois jusqu'à l'aube, ils s'étaient faufilés entre les maisons, sans se faire voir, et ils étaient allés se cacher derrière l'église.

Le dimanche a été comme décrit dans le précédent chapitre. Les enfants ont retrouvé leurs familles. Hendric le solitaire a été hébergé par la famille de Jeffrey... au moins pour une nuit. Ça l'a rassuré, mais ce n'est pas pour autant qu'il allait accepter de vivre au village, et surtout pas au chevet d'une famille.

Il préférerait de loin son ancienne vie dans les bois. Il lui tardait de retrouver sa cabane pour ne pas dire sa maison. Il aurait peut-être préféré habiter avec Thominas, mais il y a de fortes chances pour que tante Pauline refuse un troisième garçon.

...

Le lundi matin, au déjeuner, tante Pauline a redoublé de prévenances à l'égard de Thominas.

La conversation allait bon train...

Pa: Allons, Tom, je reconnais que c'est une faineuse plaisanterie de laisser les gens se morfondre pendant une semaine pour pouvoir s'amuser à sa guise, mais c'est tout de même d'ominage que tu aies le cœur si dur et que tu aies pu me faire souffrir à ce point. Puisque tu es capable de traverser le fleuve pour assister à ton enterrement, tu aurais bien pu t'arranger pour me faire savoir que tu n'étais pas mort. Je n'aurais pas couru après toi...

S: Oui, tu aurais pu faire cela, d'ailleurs, je suis persuadé que tu l'aurais fait si tu en avais eu l'idée...

Pa: N'est-ce pas, Tom, tu l'aurais fait ?

T: Je... je n'en sais rien. Ça aurait tout gâché...

Pa: J'espérais que tu m'aimais assez pour cela, cela m'aurait fait plaisir, même si tu n'avais fait qu'y penser...

S: Ce n'est pas dramatique, c'est seulement l'étourderie de Tom. Il est toujours tellement pressé...

Pa: C'est d'autant plus regrettable. Sullivan y aurait pensé, lui... et il serait venu...

Un jour, Tom, quand il sera trop tard,
tu y réfléchiras, et tu regretteras de ne pas
l'avoir fait, alors que cela te coûtait si peu...

T: Mais enfin, ma tante, tu sais que je t'aime...

Pa: Je le saurais mieux si tu me le montrais...

...

T: Eh bien, je regrette de ne pas y avoir pensé,
et pourtant j'ai rêvé de toi. C'est quelque chose
ça, non ?

Pa: C'est peu, un chat en ferait tout autant !
Mais c'est mieux que rien. Qu'as-tu rêvé ?

T: Eh bien, mercredi soir, j'ai rêvé que tu étais assise
auprès de ton lit avec Sullivan à côté de toi...

Pa: Ça n'a rien d'extraordinaire. Tu sais que nous
nous tenons très souvent au salon le soir...

T: Oui, mais j'ai rêvé qu'il y avait aussi Madame
Harper...

Pa: Tiens, ça c'est curieux ! C'est exact. Elle était
avec nous mercredi. As-tu rêvé autre chose ?

T: Oh !, des tas d'autres choses ! Mais c'est bien
vague tout cela, maintenant...

Pa: Essaie de te rappeler...

T: J'ai l'impression que le vent a soufflé et que
la lampe...

Pa: Continue, Tom, continue.

...

Thomas s'est pris le front à deux mains et il a paru
faire un violent effort...

T: Ça y est ! Le vent a failli éteindre la lampe !

Pa: Grands dieux ! Continue, Tom !

T: Il me semble aussi que tu as fait une réflexion
sur la porte et tu as dû dire à Sullivan d'aller
vérifier si elle était bien fermée...

Pa: Oh !, Tom, c'est invraisemblable ! Tout s'est passé
ainsi ! Je n'ai jamais rien entendu de pareil.
Dire qu'il y a des gens qui se figurent que les rêves
ne signifient rien ! Je voudrais bien aller
raconter cela à Sidonie Harper. Continue, Tom.

T: Tout devient clair maintenant. Je me rappelle très bien. Tu as dit que je n'étais pas méchant, mais seulement turbulent. Tu as parlé de chevaux échappés, je crois...

Pa: Mais c'est vrai ! Vas-y, Tom, je t'en supplie !

T: Alors tu t'es mise à pleurer...

Pa: C'est vrai. Je t'assure que ce n'était d'ailleurs pas la première fois depuis ton départ. Et alors...

T: Alors, Madame Harper s'est mise à pleurer elle aussi en disant que c'était la même chose pour Jeofrey et qu'elle regrettait de l'avoir fouetté parce que ce n'était pas lui qui avait volé la crème...

Pa: Tom !, mais c'est un miracle ! Tu as un don !
Continue...

T: Alors Sullivan a dit...

S: Je n'ai surement rien dit !

Pa: Si, si, tu as dit quelque chose...

...

T: Il a dit qu'il espérait que je n'étais pas trop mal là où j'étais, mais que si j'avais été plus gentil...

Pa: Écoutez-moi ça ! Ce sont les propres paroles de Sullivan !

T: Et tu lui as imposé silence, ma tante...

Pa: Ce n'est pas possible, il devait y avoir un ange dans le salon ce soir-là !

T: Et puis, Madame Harper a dit que Jeofrey lui avait fait éclater un pétard sous le nez et tu lui as raconté l'histoire du Doloricide et du chat...

Pa: C'est la pure vérité !

T: Alors, vous avez parlé des recherches entreprises pour nous retrouver et du service funèbre prévu pour le dimanche. Ensuite, Madame Harper t'a embrassée et elle est partie en pleurant...

Pa: Et alors, Tom ?

T: Alors, tu as prié pour moi et tu t'es couchée.
 J'avais tellement de chagrin que j'ai pris
 un morceau d'écorce de sycomore et que j'ai écrit
 dessus: "Nous ne sommes pas morts, nous sommes
 seulement devenus des pirates." J'ai posé
 le morceau d'écorce sur le bord de la fenêtre...

Pa: C'est vrai, Tom, c'est vrai ? Eh bien,
 je te pardonne tout pour cela !

...

Et tante Pauline se lève et embrasse son neveu
 à l'étouffer. Thomas a eu l'impression d'être le plus
 affreux coquin que la terre ait jamais porté...

S: C'est touchant... même si ça ne s'est passé
 qu'en rêve...

...

Sulivan avait bien appuyé sur le dernier mot...

Pa: Tais-toi, Sulivan. On agit dans les rêves comme
 dans la réalité. Tiens, Tom, voilà une belle
 pomme que je gardais pour te la donner quand
 on te retrouverait. Maintenant, va à l'école.
 Je remercie le Seigneur, notre Père à tous, de
 t'avoir retrouvé. Il est patient et miséricordieux
 pour ceux qui croient en lui et gardent sa parole.
 Dieu sait si je n'en suis pas digne, mais
 s'il n'accordait secours qu'à ceux qui le sont,
 il n'y aurait pas beaucoup à se réjouir ici-bas,
 et encore moins à entrer dans sa paix quand
 arrivera l'heure du repos éternel. Allez, partez
 tous les trois. Vous m'avez retardée...

...

Les enfants ont pris le chemin de l'école, et Pauline est allée vers Madame Harper dont elle comptait bien vaincre le scepticisme en lui racontant le merveilleux rêve de Tom.

Sullivan a compris qu'il valait mieux garder pour lui cette pensée qui lui trottait par la tête:

" Bizarre, cette histoire: un rêve aussi long sans aucune erreur ! "...

Thomas était devenu le héros du jour. Prenant son air le plus digne, il refusait de se mêler aux jeux ordinaires de ses camarades si peu en rapport avec la personnalité d'un pirate authentique.

Il essayait de ne pas voir les regards braqués sur lui et de ne pas entendre les voix qui chuchotaient son nom, mais cela ne l'empêchait pas de boire toutes les remarques qu'il pouvait surprendre. Les plus petits s'attachaient à ses pas, fiers d'être tolérés à ses côtés.

Ceux de son âge feignaient de ne pas s'être aperçus de son absence, mais intérieurement crevaient de jalousie. Ils auraient donné tout ce qu'ils avaient au monde pour avoir cette peau tannée et cette célébrité désormais attachée à son nom.

En fin de compte, les élèves cachaient si peu leur admiration pour lui et pour Jeffrey que les deux héros de l'aventure sont vite devenus pleins d'orgueil. Ils n'arrêtaient pas de narrer leurs exploits et ils ne risquaient pas d'être à court d'imagination avec celles dont ils étaient dotés.

Quand ils ont sorti leur pipe de leur poche et ils se sont mis à fumer, ç'a été du délire. Thomas a décidé que désormais, il pouvait se passer de Brigitte. Il ne vivrait plus que pour la gloire qui lui suffirait.

Maintenant qu'il était un héros, Brigitte chercherait peut-être à se réconcilier. Eh bien, qu'elle essaie ! Elle verrait qu'il pouvait jouer les indifférents tout comme n'importe qui. Du reste, elle ne tardait pas à faire son entrée dans la cour de l'école.

Thomas a fait mine de ne pas la voir. Il a rejoint un groupe de garçons et de filles et il s'est mis à parler avec eux.

La fille avait l'air très gaie. Les joues roses et l'oeil vif, elle courait après ses camarades et elle s'esclaffait quand elle en avait attrapé une.

Mais Thomas remarquait qu'elle allait toujours les chercher dans son voisinage et qu'elle en profitait pour regarder de son côté. Cela flattait sa vanité et cela achevait de le convaincre de l'ignorer.

Elle a cessé alors son jeu et elle errait sans but, soupirant et jetant des regards furtifs dans sa direction.

La vue de Thomas en grande conversation avec Lorence lui a serré le cœur. Elle a changé de visage et de comportement. Elle essayait de s'éloigner, mais ses pas la ramenaient malgré elle vers le petit groupe.

Elle s'adresse alors à une fille voisine de Thomas...

B: Tien ! Marie, pourquoi n'es-tu pas venue hier ?

M: Mais j'y étais !

B: C'est drôle, je ne t'ai pas vue ! Je voulais te parler du piquenique.

M: Oh !, ça, c'est chic ! Qui est-ce qui l'offre ?

B: C'est ma mère.

M: Oh !, j'espère bien être de la fête.

B: Bien sûr. C'est pour me faire plaisir qu'elle donne ce piquenique. Je peux inviter qui je veux.

M: Quand est-ce ?

B: Probablement au moment des grandes vacances.

M: On va bien s'amuser ! Tu vas inviter tous nos camarades ?

B: Oui, tous ceux que je considère comme des amis...

...

Brigitte avait répondu en se tournant vers Thomas, mais il ne voulait rien entendre. Il était entrain d'expliquer à Lorence comment il avait échappé par miracle à la mort, la nuit de l'orage, lorsque le sycamore géant s'était abattu à quelques centimètres de lui...

G: Oh !, est-ce que je pourrai venir ?

B: Oui !

So: Et moi ?

B: Oui !

Su: Et moi aussi ? Et je pourrai amener Jeofrey ?

B: Oui, oui !

...

Et ainsi de suite jusqu'à ce que chacun des membres du groupe ait demandé une invitation, sauf Lorence.

Alors Thominas a fait demi-tour et emmène Lorence avec lui. Les lèvres de Brigitte tremblaient, et ses yeux se sont embués. Elle essayait de donner le change en se montrant particulièrement gaie, mais l'idée de son piquenique ne présentait plus aucun charme pour elle.

Elle est allée se réfugier dans un coin et elle a pleuré un bon coup. Elle est restée là, seule, avec sa fierté blessée et son humeur morose. Quand la cloche a sonné, elle s'est arrachée du banc, elle a secoué ses tresses et elle est partie, bien décidée à se venger.

Pendant la récréation, Thominas a continué à se mettre en frais pour Lorence. Au bout d'un moment, il s'étonne de l'absence de Brigitte et il la cherche partout pour l'humilier encore en lui infligeant le spectacle de son entente parfaite avec Lorence. Il finit par la trouver sur un banc derrière l'école.

Son sang ne fait qu'un tour. La rage l'étouffe. Elle était fort occupée à feuilleter un livre d'images avec Alfred. Ils étaient si absorbés, leurs têtes étaient si rapprochées au-dessus du livre, qu'ils ne voyaient plus rien autour d'eux. La jalousie a envahi Thominas.

Il s'en voulait d'avoir rejeté la chance de réconciliation offerte par Brigitte. Il se traitait de tous les noms. Il aurait pleuré de rage. Tout en marchant près de lui, Lorence bavardait joyeusement. Mais Thominas avait perdu sa langue. Il ne l'entendait pas et il répondait à côté de toutes ses questions. Il retournait sans cesse derrière l'école pour mieux se déchirer du spectacle, car il ne pouvait s'en empêcher.

Ça le rendait fou que Brigitte semblait ignorer tout de son existence. Mais elle n'était pas aveugle, elle savait pertinemment qu'elle était entraîné de gagner la bataille et n'était pas mécontente de le voir souffrir ce qu'elle avait souffert.

Le gentil babillage de Lorence devenait intolérable. Thommas a eu beau faire allusion à des occupations urgentes et dire que le temps passait, rien n'y faisait. Elle continuait à pépier. Thommas pensait...

T: " Qu'elle aille au diable ! Est-ce que je ne vais pas arriver à m'en débarrasser ? "

Il fallait bien qu'il parte enfin. Elle a promis ingénument d'être dans les parages à la sortie de l'école. Et il la quitte en hâte, plein de ressentiment contre elle...

T: N'importe qui... n'importe qui, mais pas ce gardien de la ville qui se prend pour un aristocrate parce qu'il est bien habillé. Oh !, attends un peu ! Je t'ai rossé le premier jour où je t'ai rencontré et te rosserai encore. Tu ne perds rien pour attendre !

...

Il a violemment traité un garçon imaginaire, frappant l'air de ses bras, de ses pieds, visant les yeux...

T: Ah !, oui, vraiment ! Tu cries trop fort, mon vieux ! Tiens, attrape ça !

...

Et la correction fictive s'est terminée à sa plus grande satisfaction.

À midi, Thominas s'est enfui chez lui. Il était partagé entre sa jalousie et sa conscience qui ne lui permettait plus de supporter la gratitude évidente et le bonheur de Lorence.

De son côté, Brigitte profitait de la seconde récréation pour reprendre le manège avec Alfred, mais comme Thominas refusait obstinément de venir étaler sa douleur devant elle, le jeu ne tardait pas à perdre de son charme.

Son attitude s'est faite sérieuse, puis distraite, enfin franchement mélancolique. Elle a cru reconnaître un pas à deux ou trois reprises. Espérance vite déçue. Ce n'était pas Thominas. Elle commençait à se sentir très malheureuse et regrettait d'être allée si loin.

Comprenant qu'il la perdait sans saisir pourquoi, le pauvre Alfred ne savait plus à quel moyen recourir...

A: Oh !, la belle image ! Regarde ça !

B: Cesse de m'ennuyer avec cela, je m'en moque !

Je m'en moque pas mal.

...

Et là-dessus, elle fond en larmes. Alfred se penche vers elle pour la consoler. Elle le repousse...

B: Laisse-moi tranquille ! Je te déteste !

...

Le garçon se demandait ce qu'il avait bien pu faire. C'était elle qui avait proposé de regarder des images et là voilà qui partait tout en pleurs. Furieux, humilié, Alfred s'en est allé méditer dans l'école déserte.

La vérité lui apparut très vite: Brigitte s'était servie de lui pour se venger de Thomas. Comme il était loin de nourrir une sympathie exagérée pour ce dernier, il a décidé de lui jouer un bon tour sans courir lui-même trop de risques. Il s'est levé et il a pénétré dans la classe.

Il s'approche du banc de Thomas. Sur le pupitre était posé son livre de lecture. Alfred l'ouvre, cherche la page qui correspondait à la leçon du soir et versa dessus le reste d'un encrier.

Embusquée derrière la fenêtre, Brigitte l'avait observé sans se faire remarquer. Dès qu'il a terminé, elle s'est mise en route pour aller prévenir Thomas. Il lui en saurait gré et ce serait la fin de leur brouille.

À mi-chemin, cependant, elle s'était ravisée. La façon dont Thomas l'avait traitée pendant qu'elle lançait des invitations à son piquenique ne pouvait pas se pardonner aussi facilement. Tant pis pour lui.

Elle décide de le laisser punir, et de le détester à tout jamais par-dessus le marché !

...

Chapitre 19 : la réalité du rêve

Thominas est rentré chez lui de fort inéchantante humeur. Il se sentait tout triste et les premières paroles de sa tante lui montraient qu'il n'était pas encore au bout de ses tourments...

Pa: Thominas, j'ai bonne envie de t'écorcher vif !

T: Qu'est-ce que j'ai fait, tante Pauline ?

Pa: Ah !, tu trouves que tu n'as rien fait !

Voilà que je m'en vais comme une vieille imbécile chez Sidonie Harper pour lui raconter ton rêve et, pas plus tôt chez elle, j'apprends que Jeofrey lui a dit que tu étais venu ici en cachette et que tu avais écouté toute notre conversation. Mais enfin, Thominas, je me demande ce qu'un garçon capable de faire des choses pareilles pourra bien devenir dans la vie ? Je ne sais pas ce que ça me fait de penser que tu m'as laissé aller chez Sidonie sans dire un mot. Tu ne t'es donc pas dit que j'allais me couvrir de ridicule ?

...

Thominas qui s'était trouvé très malin le matin au déjeuner, retombait de haut...

T: Je regrette, tante, mais je... je n'avais pas pensé à cela...

Pa: Ah !, mon enfant ! Tu ne penses jamais à rien !

...

Pa: Tu ne penses qu'à ce qui te fera plaisir.

Tu as bien pensé à venir en pleine nuit de l'île pour te moquer de nos tourments et tu as bien pensé à me jouer un bon tour en me racontant ton prétendu rêve, mais tu n'as pas pensé une minute à nous plaindre et à nous épargner toutes ces souffrances !

T: Tante Pauline, je me rends compte maintenant que je vous ai fait beaucoup de chagrin, mais je n'en avais pas l'intention. Tu peux me croire. Et puis, ce n'est pas par méchanceté et pour me moquer de vous tous que je suis venu ici l'autre nuit...

Pa: Alors, pourquoi es-tu venu ?

T: Pour vous dire de ne pas vous inquiéter parce que nous n'étions pas noyés...

Pa: Toim, Toim, je serais bien trop contente de pouvoir te croire, seulement tu sais bien toi-même que ce n'est pas vrai, ce que tu me dis là...

T: Mais si, ma tante, je te le jure. Que je meure, si ce n'est pas vrai !

Pa: Voyons, Toim, ne mens pas. Ça ne fait qu'aggraver ton cas !

T: Ce n'est pas un mensonge, ma tante, c'est la vérité. Je voulais t'empêcher de te tourmenter, c'est uniquement pour ça que je suis venu.

Pa: Je paierais cher pour que ce soit vrai... ça me ferait oublier bien des choses, mais ça ne tient pas debout...

Pourquoi serais-tu venu et ne m'aurais-tu rien dit ?

...

T: Tu comprends, tante Pauline, j'avais l'intention de te laisser un message, mais quand tu as parlé de service funèbre, j'ai eu tout de suite l'idée d'assister à notre propre enterrement en nous cachant dans l'église et, forcément, ça aurait raté si je t'avais prévenue d'une manière ou d'une autre. Alors, j'ai remis mon morceau d'écorce dans ma poche et je suis reparti...

Pa: Quel morceau d'écorce ?

T: Celui sur lequel j'avais écrit que nous étions partis pour devenir des pirates. Je regrette bien maintenant, je t'assure...

...

Les traits de la dame se détendent et ses yeux s'emplissent d'une soudaine tendresse...

Pa: C'est vrai, Tom, Tom ?

T: Absolument vrai ! Je dois encore avoir l'écorce dans ma veste...

Pa: Allons, Tom, viens m'embrasser et sauve-toi à l'école avec ton lunch, et surtout, tâche de ne plus me causer de tracas...

...

Dès qu'il est parti, Pauline est allée voir la malheureuse veste dans laquelle Tom avait exercé ses talents de pirate...

Pa: Non, je vais la remettre en place. Je sais que Tom a menti, mais il a menti pour me faire plaisir. Dieu lui pardonnera. Alors, ce n'est pas la peine de regarder dans ses poches...

...

Elle pose la veste sur une chaise et s'éloigne.
Mais la tentation était trop forte. Elle revient sur
ses pas et fouille les poches... où elle trouve bien
des objets et... la fameuse écorce...

Un moment après, les joues ruisselantes de larmes,
elle lisait le message écrit sur un morceau d'écorce...

Pa: Maudit polisson, je crois bien que je le pardonnerais
encore, même s'il avait commis un million
de péchés !

...

. . .

Chapitre 20 : les filles

Le baiser affectueux que tante Pauline m'avait donné avant mon départ pour l'école avait chassé toutes mes idées noires, et je suis parti le coeur léger.

Au détour d'un chemin creux, j'ai eu la chance d'apercevoir Brigitte. Comme toujours, mon humeur m'a dicté mon attitude. Sans l'ombre d'une hésitation, j'ai couru vers elle...

T: Excuse-moi, j'ai été très méchant aujourd'hui.
Je suis désolé. Je ne recommencerais plus jamais, jamais...
Veux-tu que nous redevenions amis ?

...

Brigitte me lance un regard de feu...

B: Je vous serais reconnaissante de vous mêler de vos affaires, Monsieur Thomas.
Dorénavant, je ne vous adresserai plus jamais la parole...

...

Elle a relevé le menton et elle passe son chemin.

J'étais si abasourdi que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui crier " Ça m'est bien égal, espèce de pimbêche ! "

Quand je lui ai lancé cette phrase, Brigitte était déjà trop loin pour m'entendre.

À mon arrivée à l'école, j'étais dans une belle colère. Broyant du noir, je déambule dans la cour. Avec quel plaisir je l'aurais rossée si elle avait été un garçon !

Soudain, je me trouve nez à nez avec elle et je lui fais une remarque cruelle. Elle riposte.

Elle était si furieuse qu'elle ne se tenait plus d'impatience à l'idée que la classe commence et que Thominas se fasse punir pour avoir renversé de l'encre sur son livre de lecture. Elle ne songeait plus maintenant à dénoncer Alfred... Ah !, ça, non !

La malheureuse ne savait pas qu'elle était sur le point de s'attirer elle-même de graves ennuis.

Le maître d'école était arrivé à un certain âge, et faute d'argent, il avait dû renoncer à jamais à satisfaire ses ambitions les plus chères. Il aurait voulu être médecin, mais il lui fallait se contenter de son poste d'instituteur dans un modeste village. Chaque jour, lorsque les élèves ne récitaient pas leurs leçons, il se plongeait dans la lecture d'un énorme livre qu'en temps ordinaire, il gardait précieusement sous clé dans le tiroir de sa chaire.

Les enfants pouvaient tout imaginer sur la nature du mystérieux volume et ils auraient donné n'importe quoi pour satisfaire leur curiosité.

Brigitte entre dans la classe. La pièce était déserte. Elle passe auprès de la chaire et s'aperçoit que la clé du tiroir était dans la serrure. Quelle aubaine !

Elle regarde autour d'elle. Elle était seule. D'un geste prompt, elle ouvre le tiroir, en sort le livre. Le titre, " Traité d'anatomie du professeur..." ne lui dit rien et elle se met à en feuilleter les pages.

Elle s'arrête devant une superbe gravure représentant un corps humain avec toutes ses veines et ses artères en bleu et en rouge. À ce moment, une ombre se dessine sur la page. Thommas qui venait d'entrer avait aperçu le livre et il s'approchait. Brigitte a voulu le refermer, mais dans sa précipitation, elle s'y est mal prise qu'elle déchira la moitié de la page qui l'avait tant intéressée.

Elle enfouit le livre dans le tiroir, referme celui-ci à clé et elle se met à pleurer de honte...

B: Toi, ce n'est pas très joli ce que tu fais là !
C'est bien ton genre de venir espionner les gens pendant qu'ils sont en train de regarder quelque chose...

T: Comment aurais-je pu savoir que tu étais entrain de regarder quelque chose ?

B: Tu devrais rougir, Toi, tu sais très bien que tu iras me dénoncer. Et alors qu'est-ce que je vais devenir ? Le maître me battra. Je n'ai jamais été battue en classe...

...

Alors, Brigitte frappe le sol de son petit pied...

T: Eh bien, tant pis ! Fais ce que tu voudras.
 Je m'en moque. Je sais ce qui va se passer
 tout à l'heure. Attends un peu, tu verras !
 Tu es un être odieux, odieux, odieux !

...

Et elle se précipite dehors, dans un nouvel accès
 de larmes.

Thomas est resté un peu décontenancé par
 cette brusque explosion de rage...

T: Ah !, là !, là !, ces filles ! J'ai jamais reçu de
 corrections en classe ! Peuh ! En voilà
 une affaire d'être battu ! Ce sont toutes
 des poules mouillées. Bien sûr, je n'irai pas
 la dénoncer. Il y a des façons moins méprisables
 de régler ses comptes. D'ailleurs, ce n'est pas
 la peine, le vieux saura toujours qui a déchiré
 son bouquin. Ça se passera comme d'habitude.
 Il interrogera d'abord les garçons. Personne ne
 répondra. Ensuite, il interrogera les filles une par
 une. Quand il arrivera à la coupable, il sera tout
 de suite fixé. Le visage des filles les trahit
 toujours. Elles n'ont pas de cran. En tout cas,
 voilà Brigitte dans de beaux draps, elle sera
 battue parce qu'elle n'a aucun moyen de s'en tirer.
 Enfin, ça la dressera...

...

Thomas est sorti rejoindre le groupe des écoliers qui
 s'amusaient dans la cour.

Au bout d'un moment, le maître arrive, fait entrer les élèves et la classe commence.

Thominas ne s'intéresse guère aux sujets traités. De temps en temps, il regardait du côté des filles et il ne pouvait se défendre d'un sentiment de pitié en apercevant le visage bouleversé de Brigitte.

Un peu plus tard, il découvre la tache d'encre sur son livre de lecture et il ne pense plus à autre chose. Brigitte le surveillait du coin de l'oeil et elle faisait un effort sur elle-même pour mieux voir ce qui allait se passer.

Monsieur Dobbins avait l'oeil exercé.

De loin, il a remarqué la tache qui s'étalait sur le livre de Thominas et il s'approche sournoisement...

D: Qui a fait cela ?

T: Ce n'est pas moi, monsieur !

...

Bien entendu, le maître n'accorde aucune créance aux dénégations de Thominas qui aggravait singulièrement son cas en protestant de son innocence.

Brigitte était sur le point de se lever pour dénoncer le véritable coupable, mais, à la pensée que Thominas ne manquerait pas de la trahir un peu plus tard, elle s'est retenue.

Thominas accepte avec résignation la correction que lui a infligée l'instituteur, et il regagne sa place en se disant qu'après tout, c'était peut-être bien lui qui avait renversé de l'encre sur son livre, par négarde.

Une bonne heure passe ainsi. L'air était lourd du bourdonnement de l'étude et le maître somnolait derrière sa chaire. Peu à peu, Monsieur Dobbins sort de sa torpeur, s'installe confortablement sur sa chaise et ouvre le traité d'anatomie. Les élèves ne perdaient pas un seul de ses gestes. Thomas jette un regard furtif à Brigitte et surprend dans ses yeux l'expression narrative du jeune lapin qui se sait condamné.

Du même coup, il en oublie son ressentiment contre elle. Vite, il fallait agir sans perdre une seconde ! Mais l'imminence du péril lui paralysait l'esprit ! Vite, voyons ! Ah !, c'est ça, il allait sauter sur le livre et s'enfuir avec !

Hélas ! trop tard, Monsieur Dobbins feuilletait déjà son gros bouquin. Brigitte était perdue. Le maître relève la tête et regarde sa classe d'un air si terrible que les meilleurs élèves se sentent pris de panique. Un silence absolu régnait dans la salle...

D: Qui a déchiré ce livre ?

...

La colère de Monsieur Dobbins montait à vue d'oeil. Personne ne répond. On aurait pu entendre voler une mouche. Le maître scrute chaque visage dans l'espoir que le coupable se trahisse...

D: Benjamin, avez-vous déchiré ce livre ?

B: Non, monsieur !

...

Nouveau silence...

- Joseph, est-ce vous ?

- Non, monsieur !

...

Thominas devenait de plus en plus nerveux, et il plaignait Brigitte de tout son cœur d'avoir à endurer ce lent martyre. Le maître examine les autres garçons d'un air soupçonneux et se tourne vers les filles...

D: Lorence ?

...

Elle a fait non de la tête...

D: Gracie ?

Même réponse...

D: Suzanne, est-ce vous ?

S: Non, monsieur !

*Maintenant, c'était au tour de Brigitte.
Thominas tremblait de la tête aux pieds.
La situation était sans espoir...*

D: Brigitte...

...

Elle était blanche comme un linge...

D: Avez-vous déchiré... Non, regardez-moi en face...

...

Les mains de Brigitte se lèvent en un geste suppliant...

D: Avez-vous déchiré ce livre ?

...

Un éclair traverse l'esprit de Thommas qui se lève d'un bond...

T: Monsieur, c'est moi qui ai fait ça !

...

Les élèves médusés se tournent vers lui. Il est resté un moment avant de reprendre ses esprits.

Quand il s'avance pour recevoir son châtiement, la surprise, la gratitude, l'adoration qui se peignaient sur le visage de Brigitte le dédommageaient des cent coups de férule dont il était menacé.

Galvanisé par la beauté de son acte, il a reçu sans un cri la plus cinglante volée que Monsieur Dobbins n'ait jamais administrée de sa vie. Il acceptait avec la même indifférence l'ordre de rester à l'école deux heures après la fin de la classe, car il savait bien qu'une certaine personne, peu soucieuse de ces deux heures perdues à l'attendre, serait là, à sa sortie de prison.

En effet, honteuse et repentante, Brigitte l'avait attendu, et elle lui avait tout raconté sans oublier sa propre trahison.

...

Ce soir-là, je suis allé me coucher en méditant des projets de vengeance contre Alfred.

Mes noirs desseins cédaient la place à des pensées plus douces et je me suis endormi bercé par la musique des derniers mots que Brigitte m'avait prononcés à son oreille...

... " Toi, comme tu as été noble ! "

...

Chapitre 21 : vengeance

Les vacances approchaient. Le maître se faisait encore plus sévère et plus exigeant, car il voulait voir briller ses élèves au tournoi de fin d'année. Sa baguette et sa férule ne chômaient pas, du moins avec les jeunes écoliers. Seuls y échappaient les aînés, garçons et filles.

Les coups de fouet de Monsieur Dobbins étaient particulièrement vigoureux, car malgré la calvitie précoce qu'il cachait sous une perruque, son bras ne donnait aucun signe de faiblesse, comme il sied à un homme dans la force de l'âge.

À mesure qu'approchait le grand jour, sa tyrannie latente s'exprimait de plus en plus ouvertement. Il semblait prendre un malin plaisir à punir les moindres peccadilles. Si bien que les petits écoliers passaient le jour dans la terreur, et la nuit à ruiner des projets de vengeance. Ils ne manquaient aucune occasion de jouer un mauvais tour au maître. Mais dans ce combat inégal, le maître avait toujours une bonne longueur d'avance.

À chaque victoire de l'adversaire, il répondait par un châtimement d'une telle sévérité que les garçons quittaient inévitablement le champ de bataille en piteux état. Ils finissaient, en une véritable conspiration, par mettre au point un plan qui promettait une réussite éblouissante. Ils entraînaient dans leurs rangs le fils du peintre d'enseignes et lui font jurer le silence.

Le maître qui logeait dans la maison de ses parents (le peintre) lui avait donné de bonnes raisons de le détester. Aussi se réjouissait-il de ce projet.

La femme du vieil instituteur devait partir pour quelques jours à la campagne. Rien ne s'opposerait donc à la bonne marche du complot.

Le maître d'école se préparait toujours aux grandes occasions en buvant passablement la veille.

Le fils du peintre profiterait du petit somme où l'auraient plongé ses libations, pour faire ce qu'il avait à faire. Il n'aurait plus qu'à le réveiller à l'heure dite pour l'accompagner en hâte à l'école.

Le temps passe et le grand soir arrive.

À huit heures, l'école ouvre ses portes. Elle était brillamment illuminée et décorée de couronnes, de feuillages et de fleurs. Le maître présidait devant son tableau noir. Sa chaire trônait sur une estrade surélevée qui dominait toute l'assemblée. Il était visiblement éméché. Les notables et les parents d'élèves avaient pris place sur des bancs en face de lui.

À sa gauche, sur une plateforme de circonstance, se tenaient, assis en rangs serrés, les élèves qui devaient prendre part aux exercices: des petits garçons horriblement gênés, des adolescents gauches, des fillettes et jeunes filles noyées sous une neige de mousseline, toutes visiblement conscientes de leurs bras nus, des petits bijoux de la grand-mère, de leurs bouts de rubans roses et bleus, et de leurs cheveux piqués de fleurs.

Les exercices commencent. Tour à tour, chacun y passe, brièvement pour pleinement, et toujours avec une certaine crainte de ne plus rien savoir ou de bégayer.

Thomas a même eu un trou de mémoire momentané.

Ils étaient tenus de se livrer à une gymnastique intellectuelle inouïe pour le faire entrer coûte que coûte dans le petit couplet d'usage où tout esprit moral et religieux pouvait trouver matière à édification personnelle. L'hypocrisie flagrante de ces sermons n'a jamais suffi à faire bannir cet usage des écoles.

Cela se terminait chaque fois par un sermon particulièrement affligeant, et les applaudissements étaient enthousiastes.

Atténué par l'alcool jusqu'à la bienveillance, le maître repoussait sa chaise, tournait le dos à l'assistance et s'est mis à dessiner sur le tableau une carte pour les exercices de géographie. Mais le résultat a été lamentable tant sa main tremblait. Des ricaneurs étouffés fusaient dans la salle. Il en connaissait la raison et il a voulu y remédier. Il effaçait et recommençait, mais il n'a fait qu'aggraver les choses.

Les ricaneurs augmentaient. Il concentrait alors toute son attention sur sa tâche, bien déterminé à ne pas se laisser atteindre par les rires. Il sentait tous les yeux fixés sur lui.

Il a cru en venir enfin à bout, mais les ricaneurs continuaient et augmentaient manifestement.

...

Rien d'étonnant à cela, car de la trappe du grenier située juste au-dessus de l'estrade, descendait un chat soutenu par une corde liée aux hanches. Un foulard lui nouait la tête et les mâchoires, pour l'empêcher de miauler. Pendant cette lente descente, il se débattait, tantôt vers le haut afin d'attraper la corde, tantôt vers le bas sans autre résultat que de battre l'air de ses pattes.

Cette fois, les rires emplissaient la salle.

Le chat était maintenant à quinze centimètres de la tête du maître totalement absorbé dans sa tâche.

Plus bas, plus bas, encore plus bas... enfin, le chat a pu, en désespoir de cause, s'agripper à la perruque, et il s'y cramponnait, et il a alors été remonté en un tournemain avec son trophée.

Comme il brillait, ce crâne chauve sous les lumières ! Il brillait d'autant plus que le fils du peintre d'enseignes l'avait bel et bien enduit de peinture dorée.

Cela mit fin à la séance. Les garçons étaient vengés.

Les vacances commençaient.

...

Suite dans le tome 2...

